

Nomenclature commentée des instruments aratoires du Cameroun

Christian SEIGNOBOS

Les aires instrumentales aratoires du Cameroun peuvent être grossièrement divisées en deux, sur le seul critère de l'attache de la partie travaillante au manche. Au nord de l'Adamawa, une multitude de formes accompagnent les emmanchements à soie et à douille. Au sud, c'est la famille des houes à surliure, le fer est attaché à un manche coudé. Cette aire s'étendait jadis jusqu'à la côte. La surliure confère implicitement un caractère plus archaïque à ces outils, pourtant la différence est moins forte entre les houes à surliure et les autres houes, surtout celles à billonnage, qu'avec les outils à manche droit de types bêche et ratissoires. Nous conserverons néanmoins cette division géographique pour sa commodité.

Le Nord-Cameroun se présente à la charnière de deux aires instrumentales regroupant des familles d'outils aratoires fondamentalement différents. L'aire des houes qui recouvre les *daba*, les houes à col, les houes à billonnage, s'oppose à l'aire des « houes droites » dominée par les petites ratissoires et les « houes droites » à billonnage. Ces deux grands ensembles illustrent des mouvements croisés de migrations et de diffusions d'éléments de cultures matérielles. Les uns sont venus du nord-ouest avec comme épiscentre le Bornu ; les autres du nord-est. Les flux migratoires comme les courants « civilisateurs », les plus continus, ont des origines orientales. Ce sont les plus anciens au regard du peuplement actuel.

Ils sont porteurs d'une dérive instrumentale qui s'amorce dans les latitudes hautes : Wadday, région du Fitri avec la famille des ilers. Elle évolue en « houes droites » dans le Guera et en « houes droites » à billonnage sur les bords du Chari, jusqu'aux petites ratissoires dans les plaines du Haut Logone, et de la Bénoué et dans l'Adamawa, avec un retour sporadique des « houes droites » à billonnage sur la haute Bénoué.

La *daba* s'est propagée depuis le Bornou et elle a recouvert des provinces d'outils qui lui sont apparentés, mais en plus archaïques : houes à billonnage, houe à col, houe à « fer en losange »... Descendant vers la Bénoué, la *daba* a occupé les piémonts des monts Mandara, les plaines du bas Logone, le Diamaré... Actuellement, elle ne cesse de progresser et tend à occuper tout le terrain.

La partie méridionale, depuis la retombée de l'Adamawa, de même que les hautes terres de l'Ouest, appartenaient à une zone instrumentale apparemment plus homogène, celle des houes à surliure. Actuellement réduits à quelques poches résiduelles, en pays vute et chez les Nyam Nyam de Galim, ces instruments ont disparu ou sont sur le point de le faire.

Ici la houe conquérante est un fer manufacturé, car les manches sont demeurés quasi inchangés. Les fers importés ont depuis la côte peu à peu refoulé les houes à surliure, relayées maintenant par le matériel Tropic. L'artisanat local qui, dans le nord, fournit tout le marché des houes, a été ici balayé (fig. 1).

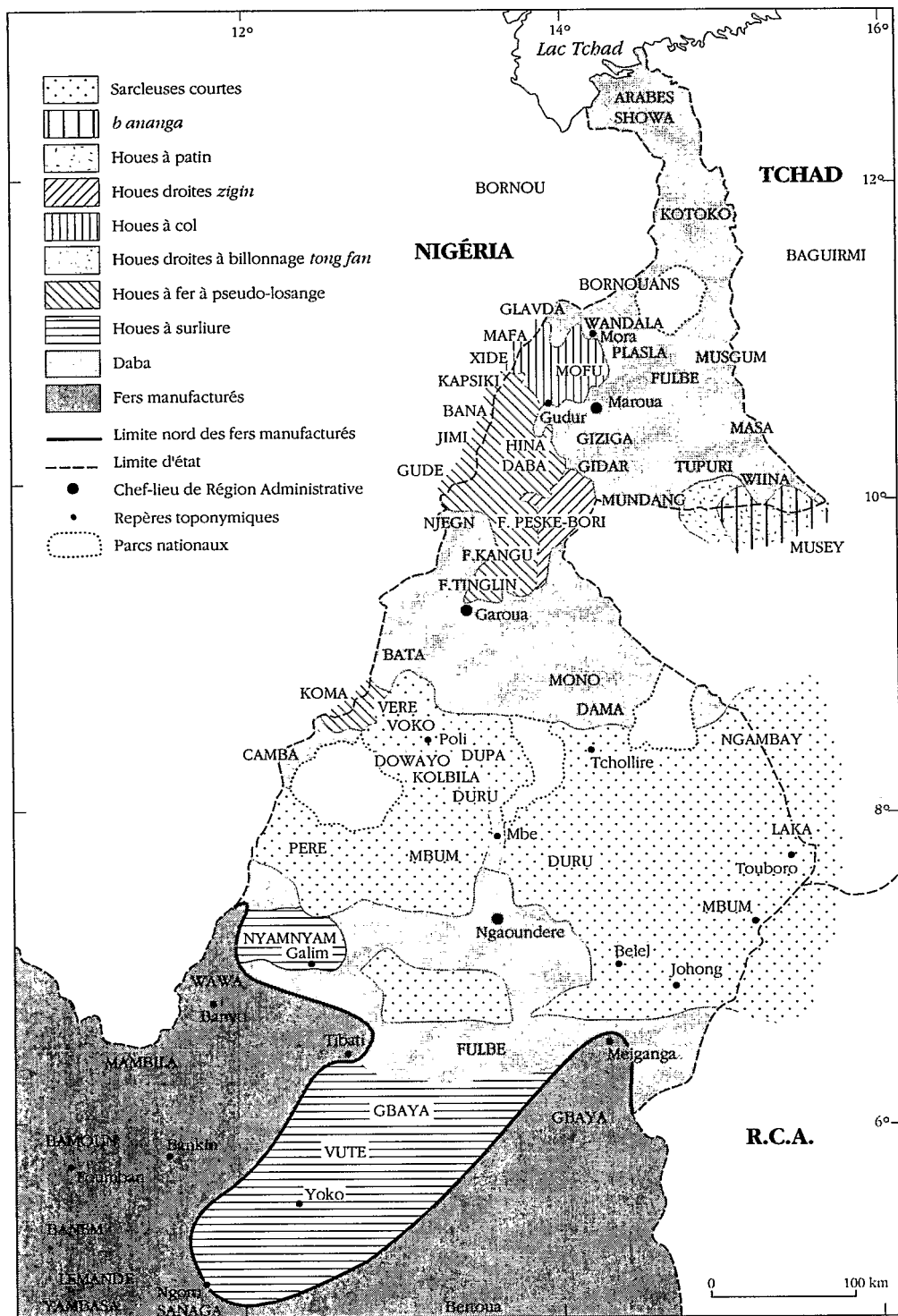
Au nord de l'Adamawa

Les familles d'outils conquérants : daba, houes à billonner

Dans le français parlé au Nord-Cameroun, comme ailleurs en Afrique occidentale, le terme *daba* correspond à peu près au terme « houe » dans le français parlé en France. Il s'applique aux modèles les plus diffusés, par opposition aux modèles plus locaux qui conservent souvent leur nom propre. Les dabas sont omniprésentes dans le Nord-Cameroun, où elles masquent la diversité des houes locales, antérieures et encore usitées.

Le prototype historique de l'outil conquérant est la *bano* bornouanne, que les différents États peuls ont promue et vulgarisée au Cameroun sous le nom foubéisé de *baameewo*. Au Cameroun, ce modèle est fabriqué par les forgerons sirata (bornouans) pour les colonies bournouannes du nord de Mora, mais aussi pour les Mandara, les groupes arabes Showa de la région. *Bano* est à la fois – comme c'est souvent le cas – l'appellation de la houe et celle du fer, le manche étant désigné par *gumde*. Ce manche, de 60 cm, sensiblement incurvé vers la poignée, est renflé dans sa partie distale. Il est taillé en biseau au niveau de l'ouverture de la douille. Le fer est triangulaire, avec un bord d'attaque de 15 cm. L'angle formé par la lame et la douille est toujours très marqué. C'est un outil léger (800 à 850 gr.), particulièrement adapté aux sols sableux et sablo-argileux.

Figure 1 : Instruments aratoires du Nord-Cameroun



La *baaneewo* peule, qui prend géographiquement la relève plus au sud, est un instrument très proche. Toutefois, le fer est marqué par une échancrure où s'enfonce le bois du manche au sortir de la douille comme pour mieux soutenir le fer, ce qui implique une continuation linéaire douille-lame. Cet instrument intéresse théoriquement des terres plus lourdes que celles des plaines du Wandala ou des terrains de piémont, mais il peut coexister, dans les mêmes villages, avec les houes de type bornouan, tous ces outils portant indifféremment le nom de *baaneewo*. Dans le Diamaré, *baaneewo* s'adapte à une infinité de fers et cette atomisation dans les formes régionales (subtrapézoïdale, triangulaire, large, étroite, évasée, allongée et évasée...) peut correspondre à des clivages ethniques ou à des ensembles d'ateliers de forges. Le manche est plus uniforme. Le renflement de la partie distale avec ou sans talon, est moins là pour alourdir l'outil près du fer, que pour renforcer l'élément porteur du fer à douille, souvent sollicité et frappé à terre pour l'ajuster¹. L'angle d'attaque peut être conféré par le bois du manche, le fer n'apportant pas ou peu de correctifs, ou bien il peut être le fait du fer lui-même, soit au départ de la douille, soit sur la partie laminaire.

Sur les marchés apparaissent en concurrence plusieurs types de *daba*, la différence portant sur l'épaisseur du fer, l'importance de la partie travaillante, l'angle d'attaque, la nature du fer (issu de châssis, de touques...). On ne s'arrêtera donc pas forcément à une forme déterminée, mais on retiendra une combinaison, qui emportera le choix.

Toutefois, le caractère premier de la *daba* reste sa polyvalence partiellement due aujourd'hui à la qualité très supérieure du fer de récupération par rapport à l'ancien fer. Le mode d'utilisation de la *daba* est bien connu. Le cultivateur, courbé, soulève l'outil, le fer au-dessus de la tête, pour ramener la terre entre ses jambes. Le sol n'est pas retourné, mais seulement aéré, si bien que ce labour s'apparente plus à un sarclage. C'est un ameublissement du sol à la suite des premières pluies, avant ou peu après les semailles.

La *daba* connaît en fait des étapes différentes au cours de son existence. De *baaneewo* lorsqu'elle est neuve, elle devient, à mi-chemin d'usure, *mbutuwo* ou *yureewo* et est alors reprise pour des sarclages secondaires. Elle finit en talon de fer (*jiliel*, toujours en fulfulde), que les femmes utilisent pour le dernier sarclage ou les semailles.

Si dans le Diamaré la confusion existe entre *daba* à emmanchement à douille et celle à soie – sans que la pertinence de ces deux modes d'emmanchement apparaisse clairement – il en va différemment dans le mayo Kebbi,

1. Certaines techniques de semis peuvent mettre à contribution la tête du manche de la houe. Chez les Muktele et les Podokwo, par exemple, on sème l'éleusine en frappant le sol avec la tête de la houe, on jette quelques graines et on repousse, toujours avec la tête de la houe, la terre dans le creux.

les monts Mandara méridionaux et les plaines de la Bénoué. Ici, la *daba* à douille fut l'unique houe peule de référence et ce n'est que récemment qu'elle s'est vue secondée par une houe à soie – issue du stock instrumental hausa – et appelée généralement *magirma* (ou *dabi* dans les aires de peuplement influencées par le Bornu²).

D'une conception encore plus simple que la *baaneewo*, *magirma* a son fer triangulaire enfoncé à chaud dans le renflement donné par le départ de deux branches ou dans la partie épatée d'un manche droit marquée d'une butée. Cet instrument peut parfois apparaître plus promu par des équipes de forgerons que par des cultivateurs pour répondre à un besoin précis. L'angle d'attaque, généralement moins aigu que celui de la *baaneewo*, l'apparente plus à une pioche qu'à une houe si on se réfère à une différenciation pioche/houe basée sur le positionnement de la lame par rapport au manche. Un instrument de même nature que *magirma*, en plus puissant avec un manche véritablement massué et un fer à soie épais planté perpendiculairement, appelé *dundurusa* chez les Njegn, est surtout employé pour dessoucher. Actionné lancé avec un geste plus ample, c'est le type même d'outil utilisé pour un travail en force.

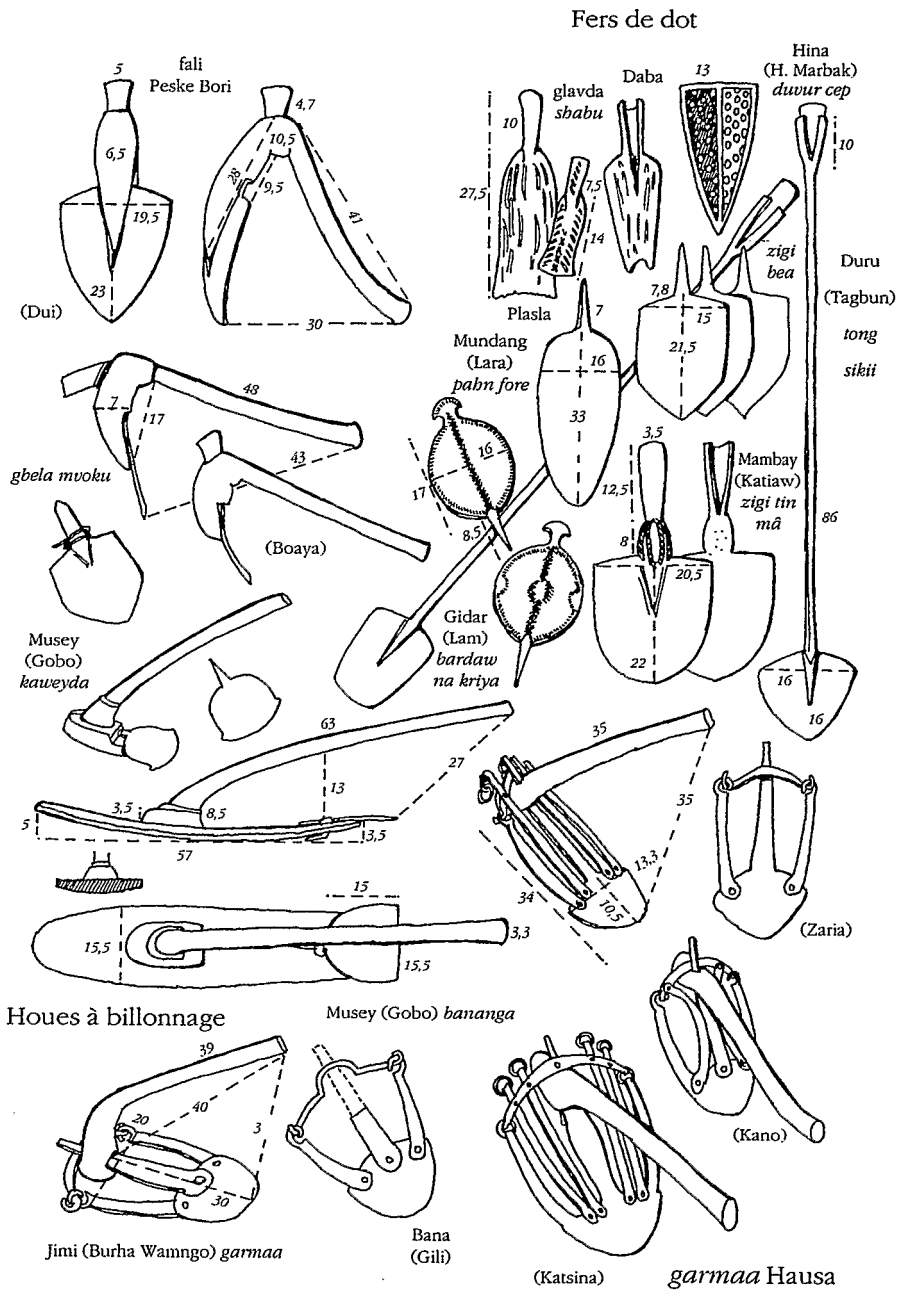
La *daba* peut apparaître comme une simplification d'instruments pré-existants, plus marqués par les groupes ethniques qui les détiennent et parfois aussi plus en accord avec les milieux qu'ils contribuent à mettre en valeur. La *daba* se développe dans les plaines occupées par les Fulbe et les Foulbéisés. Elle est adoptée par les montagnards des monts Mandara septentrionaux³ et elle a suivi les déperchements des populations des Mandara méridionaux. Elle progresse aussi parmi les groupes duru, dowayo et mbum, au sud de la Bénoué (fig. 2).

La houe à billonnage peut se présenter également comme un instrument conquérant. Elle progresse au Cameroun à partir de la frontière nigériane, des Njegn aux Kapsiki, c'est la *garmaa* (*galma*) hausa.

De la même conception de l'outil sont nées plusieurs variantes de la *garmaa* hausa (Meek 1931). La *garmaa* la plus simple, celle de Zaria, est le modèle que l'on retrouve sur la frontière du Nigeria au niveau des monts Mandara. Son emmanchement très particulier en fait toutefois pour ces régions l'instrument le plus complexe. La lame de fer travaillante est reliée au

-
2. Cette houe-pioche s'est progressivement diffusée à partir du Nigeria pour travailler les terres lourdes. Bana et Jimi auraient adopté *magirvi* vers 1940-1945. *Magirbe* est chez les Njegn en 1950, *maygirbi* chez les Gidar, Mambay et Mundang vers 1955. *Magirma* est adoptée par les Fali Kangu et les Duru en 1965...
 3. Il est à noter que chez les Podokwo, la *daba* (*ma dagana*) est une houe de femme. Elle offre un prolongement très particulier de la tête du manche.

Figure 2 : Houes à billonnage et fers de dot



exemple : Jimi (Burha Wamngo) garmaa
 ↑ ↑ ↑
 ethnie village nom de la houe

manche par une tige épaisse, rivée ou non, mais son maintien est conditionné par deux autres languettes de fer, plus légères, également rivées sur elle. Les languettes crochètent une pièce métallique qui prend appui sur le haut du manche, généralement fortement coudé. La tige centrale dispose d'une soie qui traverse le manche, la pointe extérieure sert alors de butée à la pièce métallique où s'accrochent les deux languettes latérales. Le système d'attache pièce de fer/languettes latérales peut varier, bien que généralement chacun des éléments crochète l'autre.

Cette houe à billonnage ajourée constitue un instrument très maniable avec un poids de 1,2 à 1,8 kg. Devenue commune elle est systématiquement en vente sur les marchés de Gilli, Burha et Bukula. Au prix de 2 000 à 3 500 F CFA (en 1990) elle reste l'instrument aratoire le plus coûteux. La *garmaa* se diffuse parallèlement à la culture de la patate douce appelée *dankali* (hausa). Elle est secondairement récupérée pour la confection de billons à souchets⁴.

Le premier instrument conquérant, la *baaneewo*, a été porté par l'ancien pouvoir politique du Bornu, relayé par le Wandala, puis par les États peuls. Les deux derniers instruments qui l'emportent, *magirma* et *garmaa*, appartiennent aux sociétés hausa, dont le dynamisme économique et culturel n'est plus à démontrer. Ils se répandent hors de leur aire d'influence directe et franchissent même les frontières du Nigeria.

Les houes à billonnage, de par leur spécificité, pourraient être les instruments les plus aptes à résister à la diffusion des *daba*. A long terme et dans certains cas, la concurrence pourrait venir du développement de la culture attelée qui par une sorte de réinterprétation de la charrue, est habilitée à confectionner des billons.

L'aire des houes à billonnage est peu importante dans le Nord-Cameroun. Toutefois, l'enclave que représente le canton de Gobo, peuplé de Musey, sur la frontière du Tchad, est grâce à la *bananga* très représentative. Pour la confection des billons, la *bananga* est l'outil à bras le plus performant qui soit. Elle est composée d'une palette concave à double versoir, de 60 cm, avec un manche placé en son milieu. La palette s'évase légèrement à l'opposé de la partie travaillante et son dos est sensiblement bombé. Le fer est posé sur cette partie, sa soie est maintenue par une bague de fer. L'outil, généralement en bois de *Prosopis africana*, se situe parmi les plus lourds, de 1,8 à 1,9 kg à Gobo.

4. Chez les Njegn (Girviza), son adoption daterait de 1959 ; chez les Gude (Teleki), de 1960. Elle touche aussi à la même époque les Jimi et les Bana et un peu plus tardivement, les Kapsiki. Actuellement, elle progresse assez lentement vers l'est : 1970 à Uda, 1980 à Gambura.

La *bananga* est lancée, puis ramenée entre les jambes de l'utilisateur. Dans le même mouvement coulé, le versoir remonte la terre sur le côté. Le cultivateur progresse à reculons. Après une première raie tracée et les tranches de terre rejetées, le « billonneur » revient en sens inverse sur cette première levée. Il rabat sur elle la terre d'une seconde raie, formant ainsi un billon très linéaire. Cette opération s'effectue le plus souvent à deux cultivateurs qui travaillent côte à côte, sur le même rythme, en s'alignant sur un repère végétal.

Sur ces billons sont semés sorghos, éleusines, petit mil... mais aussi le coton. Instrument spécialisé, la *bananga* doit être complétée par un autre outil pour les sarclages : la *kaweyda*, houe à tête hypertrophiée armée d'un fer à soie.

Les familles instrumentales menacées

On assiste à une simplification des familles d'outils, qui accompagne une désaffection envers les cultures matérielles associées aux différentes traditions ethniques. Les aires instrumentales traditionnelles, jadis très étanches, sont maintenant soumises à la diffusion d'outils de groupes voisins plus dynamiques et d'instruments plus « cosmopolites ».

Les houes à patin

Le patin est un élargissement de la partie distale du manche où se place le pédoncule ou la soie d'un fer généralement de large dimension. On retrouve ce type de houes chez les Marba et les Musey (Tchad) et dans les monts Mandara méridionaux. Elles représenteraient les restes d'une aire instrumentale plus vaste jadis centrée sur le Mayo Kebbi.

La houe des Fali du Peske Bori (*gbele mvoku*) apparaît justement comme un avatar de l'ancienne houe à billonnage des plaines du Mayo Kebbi. Instrument en net recul, il connut jadis une grande diffusion. Cette houe porte chez les Fali Kangu le nom de *gbali* et chez certains les Fali du Tinglin, celui de *bana meinsi*, tandis que chez les Fali banay, il s'agit de *gbal baari*, la houe des populations qui habitaient les plaines du mayo Kebbi proches, avant la conquête peule : les Ni Baari.

Un fer à soie s'enfonce dans un épais patin de bois, dont une partie très renflée soutient la lame sur les deux tiers de sa longueur. Le manche présente à son extrémité distale un pommeau qui facilite la préhension. Ce positionnement des mains, dont l'une est placée au-delà du point d'emmanchement permet une géométrie du labour plus précise. Le maniement de cet outil induit donc un manche court. La distance entre l'extrémité proximale du

manche et de l'extrémité distale est plus réduite que pour les houes à billonnage⁵. Chez les Fali Kangu, elle se situe autour de 30 à 32 cm pour les outils neufs. Un poids moyen, de 1,050 kg, a été déterminé à partir d'un échantillon d'une trentaine d'outils. Le fer, en forme d'écu, est plat et ses dimensions sont assez variables. Toutefois, une longueur de 15,5 à 20 cm pour une largeur de 18,5 à 25 cm sont actuellement les dimensions les plus communes. Ce fer scutiforme a souvent la particularité de s'épaissir sur extrémité travaillante de la lame.

Les Fali du Tinglin disposent d'un type de houe assez proche, dont l'attache du fer au manche est néanmoins originale. J.-G. Gauthier (1984) décrit ainsi ces « houes laminaires pédonculées » :

« Pour les *titshondju*, qui sont des houes à deux mains, le manche est fait d'une seule pièce de bois recourbée, munie dans sa fraction la plus haute d'une saillie cylindrique servant à la préhension de la main gauche. La lame est fixée dans une profonde encoche ménagée à l'extrémité distale du manche, qui la recouvre partiellement dans sa partie médiane. Le pédoncule est profondément engagé dans le corps de celui-ci. Les *titshondju* sont utilisées à deux fins : d'abord pour défricher, en terrain relativement plat, ensuite pour confectionner les billons qui servent aux cultures de jardinage (taro, patates douces...). »

Ces houes laminaires pédonculées, des Fali du Tinglin, que J.-G. Gauthier dit être les plus nombreuses dans les dépôts des sanctuaires claniques, pourraient se présenter comme un modèle intermédiaire entre les houes à surliure – dont nous aurons à reparler – et les houes à soie ou à douille.

L'agrosystème ancien des plaines du mayo Kebbi reposait sur des labours en billons de plusieurs types, qui intéressaient les éleusines, des tubercules, des petits mils et de quelques sorghos. Les agrosystèmes évoluèrent peu à peu vers des techniques de culture à plat, en même temps que la gamme culturale se transformait, faisant perdre leur intérêt aux houes à billonnage, qui régressèrent avant de disparaître.

On peut élargir géographiquement cette hypothèse et postuler une plus grande utilisation passée des bas-fonds et des zones proches des cours d'eau avec des cultures sur billons. Elles auraient été dominées par *Colocasia* Sp., *Solenostemon rotundifolius* et *Plectranthus esculentus* (ex-*Coleus*), mais aussi, pour le sud de la Bénoué par *Dioscorea dumetorum*.

Ces agrosystèmes, très marqués par les tubercules, exigèrent des billonneuses à large fer. Puis, ils furent influencés par des apports de peuplement de zones plus septentrionales et ils s'orientèrent vers des gammes de petits mils

5. Pour la *bananga*, elle peut descendre en dessous de 30 cm. Quant à la *garmaa* hausa, ce sont des espacements à peu près semblables que l'on enregistre (entre 30 et 35 cm).

et de sorghos de plus en plus étendues, qui favorisèrent le passage à des outils plus légers.

Cette orientation a été accentuée par la pression d'organisations hégémoniques, théocratiques, puis musulmanes, qui obligèrent des populations entières à chercher refuge dans les reliefs. Le changement de milieu dut, lui aussi, marquer l'outillage, ne serait-ce que par le cloisonnement qui s'ensuivit. Il exacerba les touches de différenciation, à travers les instruments aratoires eux-mêmes.

Les houes à pic et les houes à fer en pseudo-losange

Le manche est assez semblable à celui de la *daba*, toutefois il est plus court et mieux travaillé. Le renflement distal est pris dans une découpe et la poignée se distingue par un léger évasement. La partie où s'emboîte le fer est perpendiculaire au manche, l'angle d'attaque sera donné par la lame elle-même.

Autant la *daba* est polyvalente par vocation, autant la houe à pic des Kapsiki est un outil spécifique. Cette houe à pic, *wude kwa remere* (houe des pierres) ou *wude ke mukulve* (houe à pointe), à Rhumsiki, présente quelque analogie avec la *magau* provençale. Elle est principalement l'instrument des établissements de Kila, Liri et Gova et sert à la mise en culture des pierrailles volcaniques des zones-refuges. Elle fait partie de ce que nous appelons, pour plus de commodité, la famille des houes à fer en pseudo-losange, car il s'agit toujours d'un losange irrégulier. Les fers usés sont repris par les forgerons qui leur maintiennent la forme d'un bec de 4 à 8 cm. La houe à pic s'est diffusée depuis le pays kapsiki chez les Bana de Uda. Appelée ici *mburu*, elle sert de complément à une houe de fer, en losange, *ngur*.

Dans les autres villages kapsiki, à côté de la classique houe à pseudo-losange, apparaît une autre variante : la houe-couteau (*wude rwa*) aux bords latéraux tranchants (Rhumsiki, Sir...).

De nos jours, les fers à pseudo-losange se modifient, les deux pointes latérales s'arrondissent pour des formes ovoïdes chez les Daba ou en losange « adouci » chez les Hina. Ce constat de changement de forme et de réduction de la partie laminaire conduit à envisager ses causes dans le délogement des terroirs enclavés dans les chaos de blocs pour gagner les fonds de vallées. L'étape finale débouche sur des fers tronqués aux deux tiers qui présentent un bord d'attaque rectiligne.

Les houes *bana mango*, *bana fu*, *gbal*... des Fali possèdent aussi un fer en pseudo-losange, mais les plus petits côtés sont, à la différence des fers *kapsiki*, disposés sur la partie travaillante. La lame est régulièrement incurvée et, sur toute sa longueur, une large nervure en creux la renforce. En descendant des plateaux du Tinglin, des reliefs de Toro et de Banay, les Fali

ont également transformé le fer de leurs houes et la pointe travaillante du losange a fait place à un tranchant rectiligne. Ce fer suffisait pour travailler les zones de piémont avant que *baaneewo* et *magirma* ne soient empruntées pour poursuivre la colonisation des plaines faisant face aux piémonts.

Les Koma des monts Alantika, au sud de la Bénoué, possèdent une houe en losange, le fer est épais et pointu. Les femmes disposent d'une autre houe *gbago* (à Bimleru le haut), dont le manche rappelle le profil des houes à col des monts Mandara. Ce manche est tout à fait particulier. La partie distale imite la griffe animale. L'angle d'attaque est ici donné par le fer à douille comme dans la houe à fer en losange. Le maniement de cette houe à griffe est particulier. Utilisée quasiment en pression, la deuxième main placée à l'extrémité distale, la femme gratte plutôt qu'elle ne frappe la terre avec le large tranchant. Les utilisatrices – toujours âgées lors de nos observations – n'ont pas les jambes écartées, mais presque jointes et droites, le corps complètement ployé, ce qui du point de vue des critères ergonomiques est assez remarquable. Cette façon de procéder donnerait quelque crédit à l'existence de la technique du sarclage à l'aide de tessons dans des temps mythiques...

Une petite houe de parade, *gbago korgogo* (houe/épaule) est portée par les femmes se rendant au marché, ointes d'huile comme leurs propriétaires. Le manche est fortement incurvé et très décoré.

Dans l'aire des houes à fer en pseudo-losange des monts Mandara apparaît un type d'instruments appelés « houes collées ». Il s'agit là plus d'un mode d'attache de la douille et du fer que d'un type de houe proprement dit. Cette technique fut à l'honneur pendant le XIX^e et au début du XX^e siècle. Elle se pratique par un collage à chaud de l'extrémité de la douille sur la lame, avec ou sans rivetage. Elle a été abandonnée il y a 25 ou 30 ans selon les établissements. La date la plus récente serait 1955 pour Teleki, Jeki, et Mogode.

Les fers parfaitement conservés sont rares et sont toujours en losange. En revanche, les douilles rivées sur les talons de fers usés se retrouvent facilement autour des concessions, sur les champs de case. Cette houe servit aux Njegn, Gude, Bana, Jimi, Kapsiki... à la totalité du groupe Daba, y compris les Daba Kola. Le fer « collé » a même été utilisé pour les « houes droites » gidar.

Un certain nombre d'interrogations demeurent. Pourquoi et comment est-on passé de la houe à col, essentiellement de fer aujourd'hui absente, mais que les informateurs signalent comme leur « ancienne houe », à la houe collée ? Pourquoi cette technique de la houe collée fut-elle délaissée au profit de celle où douille et lame sont forgées ensemble ? Elle est encore parfois pratiquée dans le sens d'une économie de fer. La lame usée est détachée de la douille qui est récupérée au moment où l'on place le nouveau fer. Nous avons

par deux fois (à Teleki et à Bidzar) rencontré dans une forge un vieux cultivateur qui commandait cette opération en avançant cet argument.

Les houes à col

Ce sont sans doute les houes les plus originales du Nord-Cameroun. Elles sont généralement appelées «houes de fer», car le manche de bois est souvent réduit à une simple poignée. L'expression «houe à col» fait référence à la forme de la tige de fer qui relie la poignée à la lame (fig. 3).

Les houes à col se sont maintenues sur les massifs les plus enclavés, chez les Mafa, où elles sont appelées *dever gid keda* («houe tête de chien»). A Ziver, par exemple, la houe *gid keda* des femmes possède un fer en cuillère allongée, de 22-25 cm de longueur sur moins de 10 cm de largeur. Celle réservée aux jeunes gens (*gid keda gawla*) dispose d'un fer plus impressionnant, véritable chistera pouvant atteindre 40 cm de longueur, alors que les *bab gay* (chef de concession) se contentent d'outils aux mensurations intermédiaires.

Quant au manche de fer, de section indifféremment circulaire ou quadrangulaire, une longueur de 45 cm est perçue comme un maximum car, au-delà, l'outil est jugé trop lourd. L'étalon de longueur serait de deux empan (22 cm) pour l'homme et de un pour la femme, poignée non comprise. Le poids de *gid keda* oscille entre 950 gr. et 1,4 kg.

Pourtant, dans la zone même du peuplement mafa, cette houe est en recul. Dans le massif septentrional de Moskota, où le fer était plus réduit et présentait un mouvement du col proche de celui des houes muktele, elle n'est présente que chez les chefs de concession âgés. Ailleurs, elle a cédé le pas à *dever wer fed*, une houe à manche de bois montée avec un fer emprunté aux Glavda voisins.

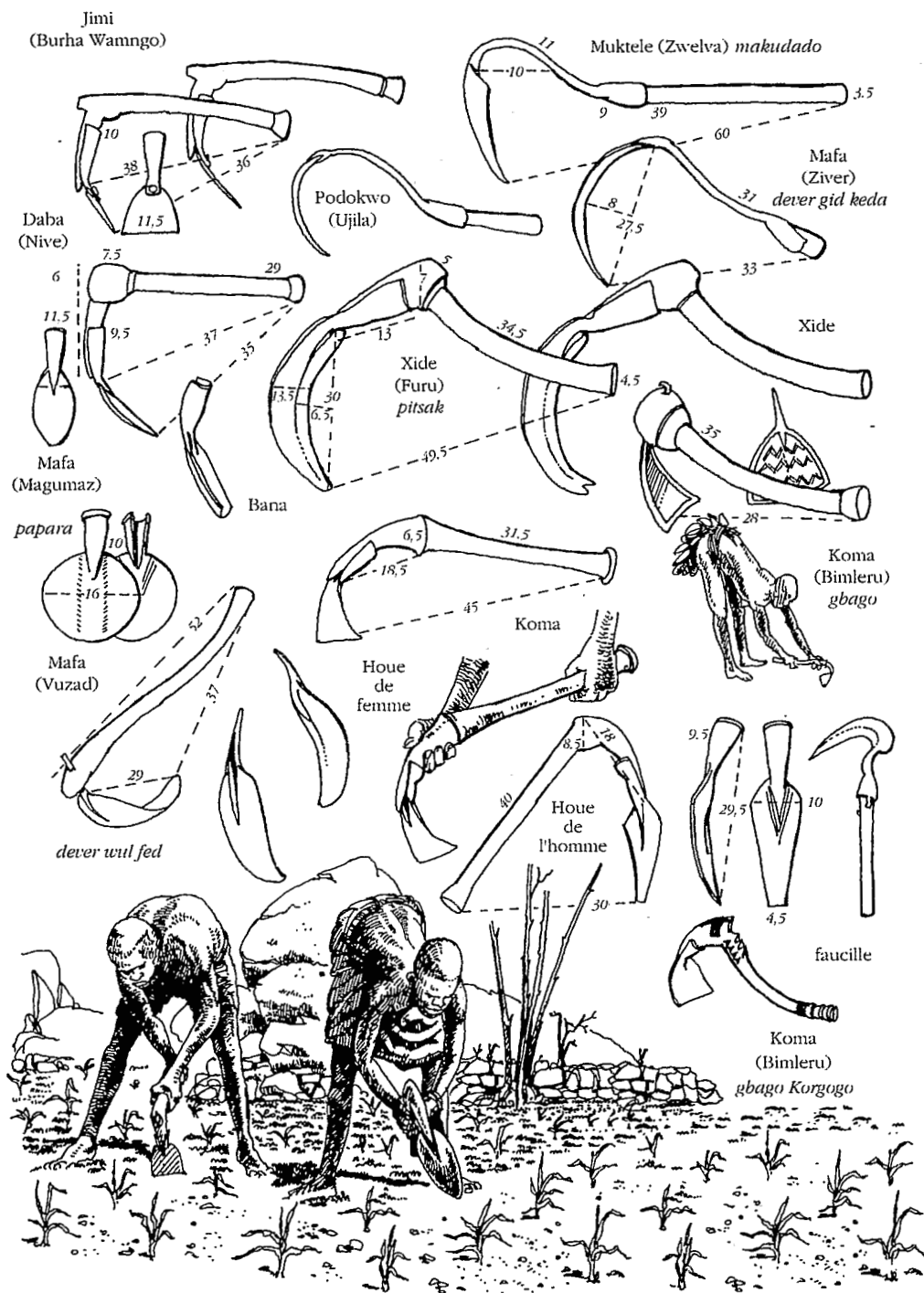
A Magumaz et même sur les massifs de Ziver et d'Upay, la houe *gid keda* est en recul devant une houe à manche de bois. Le manche, de 50 à 55 cm est incurvé, la partie convexe étant tourné du côté du fer⁶. La lame, toujours de grande dimension, a conservé sa forme de cuillère. Plusieurs variantes de cette houe portent sur la largeur de la lame et aussi sur la présence ou non d'un renforcement de l'attache de la soie à la lame, avec la mise en évidence d'un « nez » pour *dever sampa*.

L'outillage de ces massifs s'est enrichi avec un fer de houe acheté à Madagali (Nigeria), appelé *papara*, disque de fer parfaitement circulaire de 16 à 18 cm de diamètre, monté sur douille. Une autre houe, *dabay* (cf. *dabi* bornouanne) est également commercialisée à Magagali. Le fer à soie est

6. La forme du manche reproduit le mouvement de l'ancienne houe à col. Cette ressemblance est parfois plus évidente encore chez d'autres montagnards, Muktele et Podokwo.

Figure 3 : Houes à col et formes dérivées

Houes à col



enfoncé dans la coupe d'un manche coudé tranché. La houe *gid keda* amorce sa phase de retrait de l'outillage mafa, elle n'est fabriquée que sur commande par les forgerons. *Dever gid keda* n'est plus commercialisée sur le marché de Mokolo depuis 1978-1979⁷.

La houe à col était en usage sur l'ensemble des monts Mandara septentrionaux et elle reste encore très répandue chez les Podokwo où c'est un outil masculin. Prérrogative et signe de richesse, elle demeure entre les mains des gens du chef dans les massifs mofu.

Ces instruments en recul ou en passe de disparaître se voient confier des rôles symboliques. Chez les Glavda, par exemple, la houe de fer, *dugudza*, est utilisée pour les premiers sarclages du mil sur les massifs (Nigeria). Après quoi, ils passent à la houe *maji na Xara* (montagne), instrument plus récent, dont le fer s'inscrit dans un carré grossier. Actuellement, en plaine, les colonies glavda qui ont passé la frontière pour s'installer au Cameroun, ont adopté la *bano* bornouane, appelée *maji gana*. Toutefois, c'est avec *maji na Xara* qu'ils réalisent ici leurs premiers sarclages.

Les Gude, Jimi, Bana, et sans doute, une partie des Kapsiki, ont possédé des houes de fer appelées en bana *tsir tubisen*, en gude *tsir tebisa* et, en kapsiki, *nguri la* (à Gova). Elles se sont progressivement effacées devant les houes « collées ». Chez les Bana et les Gude, cette houe était gardée sous les greniers, près des Cissus et plantes à bulbe protectrices ou médicamenteuses. Elle n'en était sortie que pour les cérémonies mortuaires de personnages importants. Sa possession était un signe de bonne extraction sociale. Lorsqu'on dansait devant le cadavre du chef de terre, enroulé dans des bandelettes de *gabak*, ces instruments accompagnaient chez les Jimi les gestes mimés du travail agricole.

Les Xide au sud-ouest des Mafa disposaient d'une houe de fer, *magudu Xa*, qui perdure dans les quartiers reculés de leur massif. Cette houe peut dépasser 45 cm pour la partie en fer du manche. Elle était plutôt réservée aux hommes, les femmes maniant une houe à manche de bois assez particulière, *pitsak*. La descente de l'habitat xide en direction des plateaux méridionaux entraîne l'abandon de la houe de fer et l'adoption par les hommes de la houe *pitsak*, qui subit alors quelques modifications, en particulier avec l'amplification de son fer.

La lame, très incurvée, dépasse 30 cm et parfois 40 cm (col de Turu). La forme en chistera de la lame est très marquée et le fer est d'une exceptionnelle épaisseur. Le manche coudé, relativement court, a la particularité d'offrir un

7. Sur d'autres marchés des monts Mandara, en revanche, nous avons encore trouvé des houes à col. A Mayo Plasila, par exemple, en 1986, sept houes à col étaient proposées à la vente, à côté de dizaines de fers à douille de *daba*... et de quelques pelles artisanales à manche court, le fer tenu par un anneau et quatre rivets.

angle inattendu puisqu'il est plus ouvert que les 90° que compte habituellement celui des houes des Bana, Jimi, Kapsiki et Daba. Cet angle contraint à une forte inflexion du fer pour rendre possible l'attaque du sol. La distance extrémité proximale du manche et extrémité distale de la lame est, pour des instruments neufs, de 50 cm parfois plus. Le poids des outils observés dans la région de Turu va de 1,10 kg à 1,35 kg.

Les « houes droites » (bêches et ratissoires)

Le Cameroun ne possède pas l'iler. Les seuls gestes qui rappellent son maniement pourraient être imputés aux semoirs des populations arabes showa du Nord et qui l'utilisent encore au Tchad. Dans la région de Magdeme, ils sèment à l'aide d'un long bâton, rarement muni d'un fer, plutôt spatulé, et durci au feu, qu'ils manœuvrent debout. Ces semoirs à long manche se retrouvent parfois dans la haute vallée de la Bénoué, dans l'aire de peuplement peul.

Un autre instrument s'est également répandu récemment dans la même région, à la demande de la SODÉCOTON. Sur un modèle proposé par les agents de la SODÉCOTON, les forgerons locaux duru ont fabriqué les fers pour un outil baptisé « houe bifide ». Il s'agit d'un fer en croissant resserré, monté à douille, maintenu sur le bois du manche par un clou. Le manche de 2,3 m. est droit et celui qui le manie le fait tout en marchant. Il permet de faire très rapidement, de chaque côté d'une corde tendue, deux trous, pour placer d'une part les granulés d'engrais, de l'autre le poquet pour les semences de coton. Cette même « houe bifide », après affûtage de l'intérieur du croissant métallique, sert à trancher les pieds de cotonniers pour nettoyer le champ⁸.

L'arbre généalogique des « houes droites », comme on les désigne parfois au Cameroun, contient des sous-familles, celles des billonneuses droites équipées de palettes de bois et celle très diversifiée des « sarcleuses courtes », qui sont de petites ratissoires. Les deux cohabitent dans certaines régions, en pays duru, dupa et dowayo (pour le Cameroun).

Ces dérivés probables, quoique lointains, de l'iler vers le sud (Seignobos, 1984) auraient ainsi produit deux outils, toujours poussés, typologiquement différenciés. La petite ratissoire, bien que maniée d'une seule main, s'inscrit dans une suite de mutations logiques à partir de l'outil premier, l'iler. Toutefois, la billonneuse droite qui l'accompagne appartiendrait elle à la catégorie des bêches à pénétration horizontale.

8. Le protocole des itinéraires techniques recommandé par la SODÉCOTON concernant l'épandage de l'engrais changea en 1990 et la « houe bifide » disparut les années suivantes.

Les sarcleuses courtes ou petites ratissoires

Les petites ratissoires constituent une famille presque aussi variée que celle des *daba*, tant elles recouvrent une multiplicité ethnique et de vastes espaces, depuis l'est du Chari jusqu'au Faro, englobant la partie méridionale du Tchad, le nord-ouest de la R.C.A. et l'Adamawa (fig. 4).

Elles présentent une infinité de faciès, les fers peuvent être en gouge ou en petite pelle ; la douille directement montée sur la lame ou au contraire supportant une tige de fer intermédiaire de longueur variable. La lame se situe dans le prolongement du manche ou subit un léger ploiement à la jonction tige-lame. Plus encore que les fers, ce sont les manches à poignée qui témoignent des différences. Ils peuvent se présenter perpendiculairement au fer ou sur le même plan, ou encore, selon les actions, occuper les deux positions. De Belel⁹ à Ngaoundéré, la poignée a une forme très heurtée, alors que chez les Mbum de la frontière du Tchad, elle accuse un mouvement plus coulé, avec un butoir pour la main. Chez les Dowayo de Kongle, la poignée tenue latéralement s'accompagne d'un retour du bois qui protège la main de l'agression répétée des herbes. Le bois, en *Anogeissus leiocarpus* ou surtout *Diospyros mespiliformis* est très dur. On le garde longtemps et l'empreinte de la main est visible sur le manche.

On retrouve la place des doigts, en particulier celle du majeur qui accompagne la tige de bois entrant dans la douille¹⁰. Certains manches permettent aux femmes d'accrocher l'outil à l'épaule (Pape et Voko).

Chez les Duru, où R. Portères (1960) les qualifie de « pioches verticales à douille et à manche-béquille », deux formes coexistent, l'une en forme de pelle allongée montée sur une tige de fer avec une poignée légèrement transversale rappelant une corne ; l'autre où la tige de fer intermédiaire entre lame et douille a disparu. Ces outils sont sexués, le premier est réservé aux femmes, le second aux hommes.

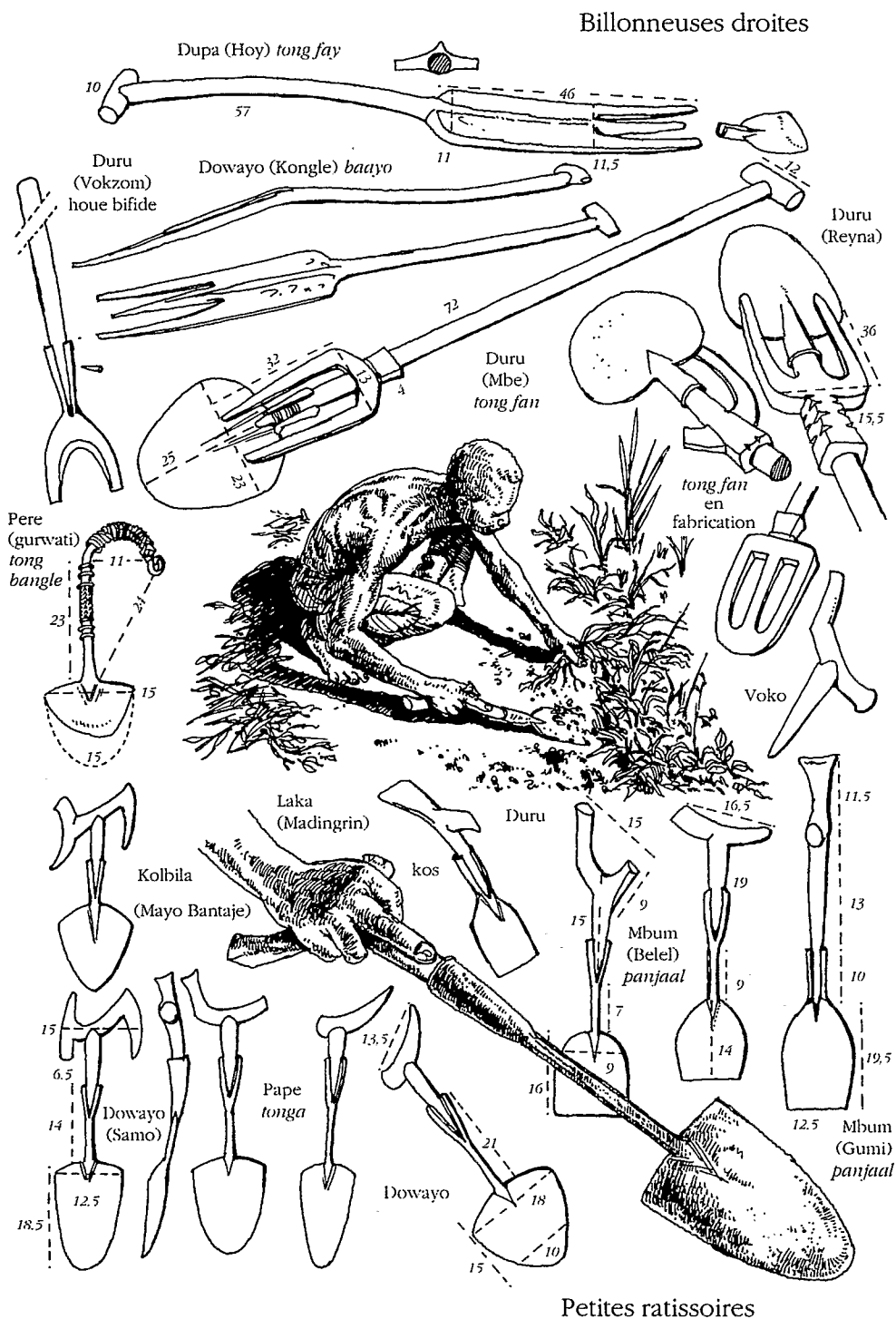
La sarcleuse courte réclame plus de fer que la *daba*, et son manche taillé dans la masse en fait un outil plus coûteux que la *daba* (1 500 F CFA et plus).

Cette petite ratissoire, employée en position accroupie ou à genoux, voire assise sur une jambe, autorise des sarclages assez rapides. L'outil, poussé latéralement, effectue un mouvement de cisaille peu profond de la terre. Elle

9. La petite ratissoire, *pan jal*, des Mbum de Belel offre un fer en pelle renversée avec un large bord d'attaque de 13 cm pour une longueur de 16 cm. La tige de fer qui relie la lame à la douille mesure 7 cm. Le manche a une longueur totale de 19,5 cm. et une poignée transversale de 16 cm.

10. Au village de Mango, chez les Dowayo, une petite ratissoire, appelée *furiyo*, présente un fer d'une largeur de 11 cm au niveau de la douille sur 18,5 cm de longueur. La tige de fer, douille comprise, mesure 25 cm. La poignée du manche épouse la forme d'un M irrégulier. Le bois du manche proprement dit fait 10 cm.

Figure 4 : Billonneuses droites et petites ratissoires



libère l'autre main, dont le travail est aussi important que celui de la main armée de l'outil. Elle extirpe et rassemble l'herbe ou émiette les mottes de terre. La poignée est généralement disposée sur le même plan que le fer, mais pour certains, elle peut être aussi placée perpendiculairement. Un prolongement spatulé prend butée sous le bras. Il permet de retourner la terre plus profondément, en faisant de levier. La substitution de manche ou le changement de position permet de modifier sensiblement l'angle d'attaque et partant le type d'action de l'outil. De ratissoire, la « sarcleuse courte » se mue en petite bêche. La géométrie du labour change aussi, d'auréolaire il devient plus précis pour suivre un parcours linéaire dans le cas de construction de billon. On vérifie ici une constante qui veut que plus l'outil est réduit et plus les gestes qui l'accompagnent sont complexes.

Nous avons remarqué ces possibilités chez les Mbum de Goni et chez les Dupa de Hoy. Les femmes de Hoy¹¹ se livraient à un « sarclage » de préparation des champs en pratiquant les mouvements de cisaille évoqués plus haut, après avoir changé la position du manche, elles passèrent sur une parcelle voisine pour construire des billons – modestes par rapport à ceux destinés à l'igname pour des *Solenostemon rotundifolius*. Les mottes les plus grosses étaient ensuite écrasées à l'aide d'une massue de bois¹² avant que ne soient montés les billons.

La sarcleuse courte, bien que procédant plutôt par balayage autour du cultivateur, sert, comme la *daba*, des travaux collectifs. Le front des cultivateurs progresse de façon plus irrégulière. Les cultivateurs avancent, toujours accroupis, par pivotage du corps sur les genoux en terre, ou les pieds placés sous les fesses. Ils travaillent en devisant car, outre sa moindre pénibilité, l'énergie cinétique déployée est faible, la petite ratissoire permet des travaux plus conviviaux qu'avec la *daba*.

L'aire de la petite ratissoire est imbriquée parfois avec celle de la houe. Dowayo et Duru sont depuis longtemps en contact avec les groupes bata, les Mono et les Dama de Rey, qui ne disposent pas des mêmes instruments. La houe de type *daba* a peu à peu pénétré l'aire de peuplement dominé politiquement au XIX^e siècle par les Fulbe, si bien que chez les Mbum, par exemple de Belel à Touboro, l'outillage est pour moitié fait de sarcleuses courtes (*pan jal* ou *pan kul*) et pour moitié de *daba* (*pan gon*).

11. Chez les Dupa, l'ensemble instrumental pour le travail de la terre est composé d'une sarcleuse courte, *tong ha* ou *tong sin* (si on prend en compte pour son appellation le fer ou le manche). Le fer de *tong ha* peut être monté sur un manche droit, en remplacement de *tong fangi*. On remarque également *sieke*, bâton à fouillir armé d'un fer étroit.

12. Nous avons aussi observé chez les Mafa (Ziver) un maillet pour réduire les mottes de terre. Ce maillet est utilisé sur les champs, et pour détruire les parois des vieilles cases et en émietter la terre qui sera ultérieurement reprise pour de nouvelles constructions.

Billonneuses droites

Un instrument est à remarquer, une « houe droite » à billonnage, le *fan* des Duru. *Tong fan* ou *fan* rappelle la bêche d'Europe par la largeur de son fer (23-26 cm), la rectitude de son manche, sa longueur (1,20 m) et peut-être surtout par sa poignée disposée perpendiculairement au manche.

Le fer dans le prolongement du manche est pris dans un trident travaillé dans la masse du bois, la pointe centrale reçoit la douille, alors que les spatules latérales, de section quadrangulaires, soutiennent le fer sur sa partie « face ». Le départ des deux fourches latérales sur le manche ne présente aucun appui-pied. *Tong fan* pourrait être assimilé à une bêche-pelle. Son maniement serait celui d'une bêche lancée, à pénétration oblique car celui qui s'en sert est souvent à genoux ou très courbé. Il lui communique ensuite une poussée horizontale, le plus loin possible, puisque le trident se charge aussi de terre. Cet outil, utilisé par les hommes, est réservé à la confection de billons, principalement pour les ignames. Sa difficulté de fabrication, en particulier celle du manche, le rend de moins en moins facile à trouver et il fait même l'objet de prêts.

Le *tong fan* coûte de 3 000 à 3 500 F CFA (1987). Prisé par les vieux adultes, ils ne peuvent ou ne veulent pourtant plus y mettre ce prix. Cette désaffection pour le *tong fan* touche peu à peu tous les villages duru. Chez les Duru de l'Est, à Reyna, nous n'avons vu que des manches de 8 à 9 ans d'âge. A Tagbun, il aurait disparu en 1979 et, au sud de Tchollire dans les années 70. Il est pratiquement absent des établissements duru de la Vina, excepté à Baka où nous avons trouvé quelques manches. Nous estimions en 1987, les *tong fan* du pays duru à moins de 80 exemplaires, principalement concentrés dans la région de Mbe. Il est remplacé par un autre, où le trident de la partie distale a disparu. Le fer reste à peu près identique. C'est donc une petite pelle montée sur un manche à large section et parfois même carrément une pelle manufacturée.

Les groupes de la région de Poli ont possédé un outil proche du *tong fan* duru, mais plus réduit. Nous avons recueilli chez les Dupa de Hoy, voisins des Dowayo¹³ un *tong fay*, qui mesure 84 cm et possède une palette de 37 cm pour une largeur de 10 cm. Travaillés en bois de *Diospyros mespiliformis*, ils

13. On en retrouve deux exemplaires dans les réserves du Musée de l'Homme (Paris). L'un est désigné comme *baiyo*, collecté dans la subdivision de Poli chez les « Kirdi Namchi » (autre nom des Dowayo) en janvier 1932 (Mission Dakar-Djibouti) sous la cote 31-74-2630. Le second est signalé comme *fagi* chez les Pape par J.-P. Lebeuf, en octobre 1936 (Mission Sahara-Cameroun).

Les deux instruments ne présentent qu'un bois non appareillé. Le premier est long de 98 cm dont 41 pour la palette du trident. Il est légèrement incurvé et le manche se termine par une poignée perpendiculaire. Le second mesure 96 cm de longueur dont 40 pour la palette, les pointes du trident ont 15 cm.

sont, à la différence des *tong fan* duru, équarris sans belle finition. Ils présentent au niveau de la palette, qui se termine par un trident, une nervure centrale. La poignée est celle de *tong fan*. Le mouvement cambré du manche, conféré à la pièce de bois avant qu'elle ne soit travaillée, rappelle le profil de la « houe droite » à billonnage des Niellim du Tchad, avec laquelle cet outil est apparenté. Il semble y avoir eu deux possibilités pour assujettir le fer avec des pointes placées au dos du fer ou au-dessus. Dans ce dernier cas, elles évitaient une usure trop rapide. *Tong fay* ne servait qu'à la confection de billons pour les ignames, dont la culture a toujours été moins développée que chez les Duru. Ces outils, qui n'eurent qu'une utilisation réduite dans le calendrier agricole, ont aujourd'hui quasiment disparu. On ne les retrouve que chez de vieux cultivateurs ou certains forgerons, fichés à l'intérieur des toitures et recouverts de suie.

Cette « houe droite » à billonnage, *baayo*, toujours de même facture, a également disparu chez les Dowayo. Les gens du village de Samo estiment sa disparition entre 1965 et 1970.

Fay (Fangi) ou *baayo* sont remplacées par de petites « pelles » fabriquées par les forgerons sur le modèle des pelles manufacturées ou par ces mêmes pelles. Nous avons pu observer des travaux collectifs en pays dowayo, à l'est de Fignole, en juin 1987. Il s'agissait de confectionner rapidement des billons d'ignames pour le bénéfice d'un cultivateur. Le *baayo* était donc remplacé par des « pelles ». La multiplicité des gestes appliqués au même outil avait quelque chose de surprenant. Les femmes fournissent les gestes les plus violents, plantant les petites pelles dans le sol, à la manière de pieux, de haut en bas, à hauteur du visage ; elles faisaient ensuite levier pour ouvrir le sol, puis écrasaient les plus grosses mottes, rejetant la terre sur le futur creux du billon. Les hommes, debout ou à genoux, comme avec *baayo*, surcreusaient la terre des interbillons en rabattant outre la terre remuée par les femmes celle du dessous. Ils confectionnaient le billon lui-même. La pelle européenne était lancée à la manière de *baayo*.

Un certain nombre de ces pelles était plié au milieu de la lame, conséquence d'une utilisation en force et plus rarement en appui posé. Les gestes hérités l'emportaient ainsi sur le maniement « théorique » de l'outil. On est en présence d'un exemple de réinterprétation d'outil, phénomène bien connu par ailleurs.

La « houe droite » des Gidar

Dans son utilisation présente cet outil pose un certain nombre d'interrogations quant à son histoire. Pourquoi est-il isolé dans une aire de houes à manche coudé ? Quels rapports entretient-il avec les semoirs droits locaux ?

Enfin, son utilisation concomitante et indifférenciée avec une *daba*, pose le problème de sa polyvalence actuelle.

Les Gidar, situés à mi-chemin entre Garoua et Maroua, représentent du point de vue de l'outillage un îlot relictuel. C'est la seule ethnie au nord de la Bénoué qui emploie une houe droite. Elle recouvre strictement la zone de peuplement gidar : Lam, Kong-Kong, Bidzar, Jugi, Biu, Matafal... Elle descend même plus au sud grâce aux colonies gidar récemment établies le long de la route Guider-Garoua (fig. 5).

Cet instrument a la particularité d'être exclusivement masculin, les femmes disposant, pour leur part, de la houe *daba* des Fulbe et des Mundang voisins¹⁴. Le manche de 70 cm (avec une marge de variation de plus ou moins 20 cm) est taillé dans le bois de *Balanites aegyptiaca*. Il se termine par une poignée semblable à celle de *tong fan* et il est aussi travaillé dans la masse. *Zigin* est l'appellation de cette houe qui désignerait plutôt le type de manche. Quant à la houe de type *daba* qui l'accompagne, elle est appelée *bardaw*. Le fer le plus ancien était à soie *bardaw mosko kotorne* (queue), il s'enfonçait dans la section d'un manche alors plus volumineux. Un fer à douille lui succéda, *bardaw mosko lomne* (douille), signalé aussi comme *bardaw na mzkoy* (Daba), du nom de la population voisine, les Daba, dont les nombreux fondeurs et forgerons leur fournissaient ce fer. La lame mesure 20 cm de longueur sur 11 cm à la base de la douille, pour 5,3 cm pour un bord d'attaque échancré. Ce fer est légèrement relevé sur les bords et une nervure centrale vient le renforcer. Monté sur une houe coudée chez les Daba, l'angle douille-lame était supprimé pour s'adapter au *zigin*.

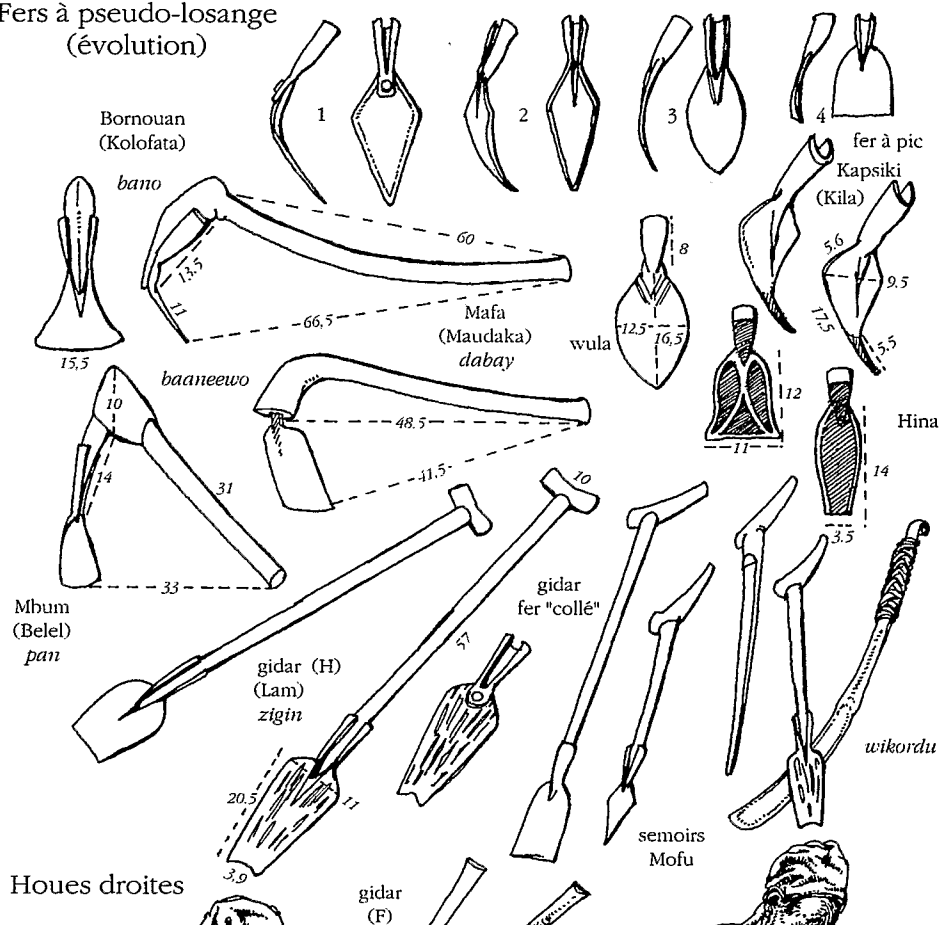
La houe droite gidar pourrait être une survivance d'une aire instrumentale, homogène, qui allait jadis du Bagirmi aux monts Mandara. Sensiblement sur la même latitude, entre Bagirmi et pays gidar, sur les rives de la Tanjile et de la Kabia, un plantoir s'offre comme le dernier vestige d'instruments à manche droit. On y avait recours pour ouvrir les semailles et son ancienneté le liait à certains sacrifices.

Actuellement, *zigin* est armé avec un fer de houe *baaneewo*, constituant un instrument relativement léger (de 900 à 950 gr.). Son maniement est le même que celui des ratissoires du Guera au Tchad. L'homme est accroupi ou a mis un genou à terre et travaille vers l'avant, une main sur la poignée, l'autre pas très éloignée du fer, tout autour de lui, par petits coups, sans efforts violents. Son utilisation est de règle pour les adultes de 40 ans et plus.

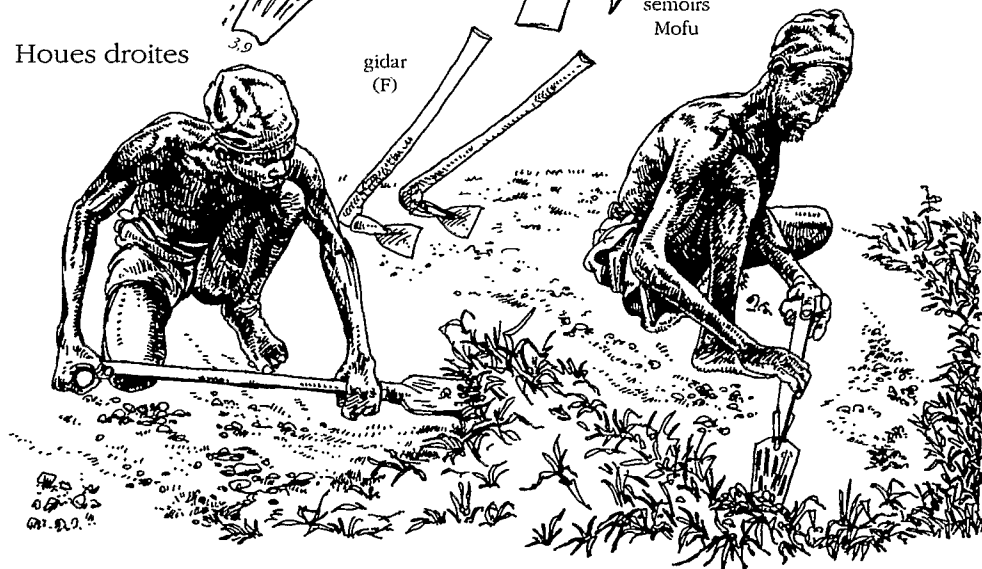
14. C. Collard, 1977 : 40 et 33, souligne déjà cette répartition sexuelle : « Il faut signaler ici que les outils de culture sont différents pour les hommes et pour les femmes ; ainsi les hommes utilisent une houe droite, plate (*zugun*) et travaillent accroupis, poussant leur houe de côté, alors que les femmes utilisent une houe courbe (*bardao*) et travaillent debout courbées en avant. [...] Interrogés au sujet de cette différence, les Guidar répondent par des arguments biologiques. »

Figure 5 : Houes droites et fers à pseudo-losange

Fers à pseudo-losange
(évolution)



Houes droites



Les arguments avancés pour expliquer le maintien chez les hommes de *zigin* et l'exclusive de *bardaw* chez les femmes sont avant tout d'ordre ergonomique : « l'homme craint le mal de dos » et se tient accroupi, les efforts musculaires se situant au niveau des cuisses. « Les femmes ne souffrent pas de maux de reins » car elles seraient entraînées à ces gestes qu'elles prolongent à la cuisine, sur le foyer, avec la table de mouture. D'autre part l'utilisation de *zigin* ne pourrait être faite par les femmes, car opérant accroupies, cela oblige à écarter les jambes, ce qui est inconvenant.

La répartition sexuelle des instruments aratoires tiendrait au fait que les femmes souvent originaires de groupes périphériques et habituées à manier des houes à manche coudé n'ont pas été contraintes, en milieu gidar, d'adopter le *zigin*. Si bien que, progressivement la *daba* est devenue l'instrument des femmes et des filles gidar.

Chez les Gidar, le manche de l'instrument de l'homme peut être repris avec un fer plus petit. Il sert dans ce cas de semoir pour les femmes.

Les Mundang de Bidzar désignent ce plantoir comme la « houe des Baynawa » (autre nom des Gidar). Le lien entre la « houe droite » gidar et les plantoirs de la région est-il purement de convergence formelle ou entretiennent-ils des affinités fonctionnelles ? Il existe également un autre plantoir qui ressemble à la sarcleuse courte duru. La poignée est placée légèrement à l'oblique du manche. Appelée *sokom* à Bidzar et *sakar* à Lam.

Plus au nord, son appellation *mbebe* (foulbéisé en *beeberwal* dans la région de Maroua) recouvre plusieurs ethnies de plaine et de montagne. Instrument fruste s'il en est, la branche fait alors office de poignée et l'éclat du tronc taillé en pointe sert à creuser le poquet¹⁵. Il peut être armé d'un fer usé ou d'un fer particulier. Ce fer, qui ne sera monté que sur le manche du plantoir, est celui traditionnel des Gidar, légèrement plus réduit. Peut-on y voir les traces d'un ancien outillage de houes droites jadis plus répandu, ou est-ce le produit de diffusion ancienne du seul fer ?

Gudur, dans la même région, a été la porte d'entrée des monts Mandara, qui enregistra toutes les vagues de peuplement venues du Logone. Les chefs de Gudur pratiquaient les premiers semis et les premiers sarclages avec une houe droite armée d'un fer « comme ceux de Libe et travaillaient dans la position des Gidar », c'est-à-dire accroupie. Ces fers étaient fabriqués à Mewe (Nigeria) par des forgerons ayant quitté anciennement Gudur. Ce serait également ce type de fer qui aurait servi à « tenir » le cadavre des chefs lors de leurs inhumations.

15. L'archaïsme du plantoir en bois peut être souligné par ses utilisations annexes comme bâton à fouir, pour rechercher sur les bords des cours d'eau les tubercules sauvages au début de la saison des pluies. Nous avons pu observer cet usage chez les Mafa dans les massifs de Ziver et d'Upay.

Avec ce semoir, on pourrait en effet travailler la terre et sarcler. Toutefois, selon nos informateurs, son maniement prolongé aurait l'inconvénient de blesser la main. Par ailleurs, la sarclouse courte duru, *tong siekbi*, est utilisée par les femmes, jambes écartées, en position courbée, comme semoir. Il y a donc bien un lien entre semoir et petite ratissoire dans la région. Faut-il voir pour autant, partout où ce semoir droit est employé au lieu de la houe, un geste « fossilisé », qui appartenait à un ensemble d'opérations gestuelles, servant un matériel de houes droites aujourd'hui disparu ? La zone qu'elle intéresserait demeure difficile à circonscrire, car le semoir droit a naturellement pu se diffuser indépendamment de tout héritage archaïque.

La confrontation des gammes de plantes que les Gidar cultivent (sorghos, légumineuses, plantes à brèdes...) avec celles de leurs voisins giziga montre peu de nuances. Pourtant, les uns disposent d'une « houe droite » et les autres de la *daba*, deux outils structurellement opposés qui se comportent en fait comme des outils alternatifs, aptes à s'échanger. Sur le même champ, en effet, on peut observer, chez les Gidar, une femme munie d'une *daba* et un homme avec sa *zigin*, occupés tous les deux au même travail de sarclage.

Au vu du choix des jeunes adultes, qui délaissent la *zigin*, la société gidar s'engage peu à peu dans l'adoption de la *daba*. Cette désaffection pour la houe droite s'opère sans que de nouvelles cultures interviennent ou que l'assiette du terroir se modifie notablement. De plus, ce nouveau choix n'est encore étayé que par une argumentation subjective. Le pays gidar pose donc de façon aiguë le problème de l'efficacité technique de l'outil aratoire dans ces régions.

Cette apparente polyvalence de l'outil est aussi mise ailleurs en démonstration. Sur la route de Garoua-Ngaoundéré, à Ngong, des groupes de migrants très divers travaillent côte à côte. Au moment des sarclages du coton, par exemple, sur des terrains identiques et pour la même opération, ils sont à l'œuvre avec leurs outils respectifs, si bien que l'on peut voir les Ngambay debout maniant leurs sarclouses droites, les Dowayo ou les Laka à genoux actionnant leurs petites ratissoires, les Giziga ou les Mafa courbés sur leurs *daba*...

Toutefois, dans ce cas précis, ces outils répondent à un type d'opération agronomique. Il s'agit généralement d'un sarclage. La préparation des champs a été auparavant faite à la charrue. Pour ce qui concerne les Gidar, c'est l'ensemble du travail de la terre qui est indifféremment effectué par *zigin* ou par *bardaw*. *Zigin* opère un cisaillement du sol à 3 ou 4 cm seulement du collet des herbes. *Bardaw*, en revanche, retourne mieux le sol sur 7 à 10 cm de profondeur. Ce serait peut-être moins le travail du sol lui-même qui marquerait la différence entre *daba* et « houe droite » qu'une action un peu différente sur les herbes. Avec la *daba*, à cette latitude, la deuxième main n'est pas indépendante. On ne touche que rarement la terre et les herbes

en même temps que l'on manie la houe. La position accroupie de l'utilisateur de la sarcleuse implique une plus grande proximité avec le sol.

La sarcleuse *zigin* s'accompagnait-elle de techniques différentes, d'engrais verts et de billons bas, qui auraient disparu ? Elle se serait développée dans le cadre d'une agriculture plus intensive intéressant des terroirs différents. *Zigin* aurait alors survécu et perduré comme un trait de conservatisme. L'évolution instrumentale chez les Gidar tendrait à montrer que c'est l'outil comme élément de civilisation qui est privilégié. La *daba*, pourtant dans un premier temps relégué aux femmes, perd peu à peu sa connotation d'outil sexué car c'est aussi la houe des Fulbe, groupe dominant de la région.

Problématique des fers de houes reliques et des fers de houes-monnaie

Ces fers de houes, appelés globalement « fers de devant le grenier » ou « sous le grenier », sont des fers anciens hérités. Ils appartiennent parfois à des regalia. Le plus souvent ils font office sinon d'autels, du moins sont-ils disposés à leur proximité pour les sacrifices voués aux ancêtres chez de simples cultivateurs. Ces fers ont pu fournir totalité ou partie de compensations matrimoniales. Depuis, les contenus ont changé, mais récemment encore, pour « ouvrir » les mariages, il fallait parfois présenter un de ces fers (fig. 2).

Nous en avons relevé un certain nombre, pourtant l'inventaire n'est pas clos. Chez les Duru, la dot était réglée sur la base de prestations de fer, loupes de métal et fers de houe de sarcleuses courtes, une dizaine ou plus. Ils pouvaient être utilisés sur les champs ou remis en circulation. Toutefois, une « houe droite », dite *tong sikii*, dont nous avons pu observer plusieurs exemplaires à Wack et Tagbun, jouait un rôle particulier. C'est une longue tige de fer de 1,5 m ou plus, à section carrée, avec une lame de surface variable. A l'extrémité, une poignée de bois de 10 cm est presque entièrement prise dans la douille. *Tong sikii* sert à « ouvrir le mariage ». Houe gagée pendant tout le versement de la dot, elle reviendra au mari après extinction de la dette dotale. Un chef de famille pouvait engager auprès d'un de ses amis un *tong sikii*, sur une fille encore enfant ou à naître, pour son fils. Là aussi, après le mariage ou la naissance du premier enfant, cet « outil », qui ne servira jamais, retournait à la famille du mari. Les Duru n'ont pas souvenir de l'avoir utilisé. Cette houe fait-elle référence à une période ancienne où, comme dans les monts Mandara, l'outillage de fer était privilégié et l'élément de bois absent ou réduit à une seule poignée ?

Le fer-écu était pour les Fali du Peski Bori, du Kangu, ainsi que pour les Fali du Tinglin, à la fois outil et monnaie. En revanche, il a été retenu uniquement sous son aspect « étalon monétaire » chez les Mambay où il est

appelé *zigi bea* (houe esclave), l'autre moyen de l'échange étant l'esclave. Outre sa forme d'écu de 21,5 cm de longueur sur 15 cm à la base de la soie, il se présente aussi en fer plat tronqué.

Chez les Gidar, ce fer scutiforme *masagasl* pouvait être thésaurisé, mais également monté sur un manche. Il est aussi connu chez les Daba : *baayu*, comptabilisé pour les dots, en concurrence avec un autre fer à douille, allongé et avec une partie attaquant réduite. En pays gidar, un fer de mariage très particulier pouvait être conservé en l'état ou monté sur une houe, après avoir subi une transformation. Le *bardaw na kriya* (sexe de la femme), dont il reste quelques exemplaires à Lam, est un fer ovale qui présente une sorte de poinçon (*piyana*) et, à l'opposé une spatule (*aprak*). Ces fers sont très décorés tant sur les bords que sur la spatule et la nervure médiane. On faisait sauter la spatule et ses bords étaient affinés avant qu'il ne soit monté comme un fer à soie.

Certains fers de houe-monnaie semblent difficilement avoir pu être fonctionnels, tel ce fer léger, comme miniaturisé, très décoré de stries et de chevrons, le *shabu* des Glavda (douille : 7,5 cm ; 14 cm de longueur sur 6 cm au bas de la lame). Est-il la copie de quelque outil ancien possédé par eux-mêmes, par des voisins ? Il rappelle, en dépit de ses proportions, un autre fer à douille, à lame légèrement bombée, mais très allongée (25 à 30 cm sur 14/15 cm de largeur, avec une douille de 9/10 cm), que l'on rencontre parfois en dépôt sous les silos des Plasla et des Uldeme. Il servit pour les compensations matrimoniales, puis sa raréfaction l'amena à des fonctions de gage.

Chez les Hina et les Daba Kola, il existe un fer triangulaire, *duvur cep*, (13 cm de base sur 27 cm de côté), décoré d'un liseré blanc et de punctiformes. Ce fer est déposé encore sous la tête des morts – non musulmans – à condition qu'ils aient eu des enfants de sexe féminin. Ce serait au départ un fer de houe qui aurait été simplifié et stylisé.

Un lot de fers anciens a été découvert dans une cache du massif-île de Lara (1985). Ce sont des *pahn fonre* (houe / sexe de l'homme), autrement dit des fers utilisés pour les dots. L'ont-ils été pour le travail de la terre ? Nos informateurs ne purent répondre. Ces fers forcent la ressemblance avec ceux utilisés par les Mafa et les Xide. Ils sont affectés d'une forme en chistera très marquée, d'une longueur de 33 cm pour une largeur de 16 cm, avec une soie de 7 cm. La lame offre en son centre un creux de 4 à 4,5 cm.

A Lara, un ensemble de clans, les Lare, généralement forgerons, revendiquent leur origine de Gudur. On retrouve alors un lien possible avec les massifs des Mandara via Gudur. Selon un processus très répandu, les fers utilisés dans les transactions matrimoniales ou pour les rituels, détournés de leur objet premier, renvoient à des formes instrumentales anciennes.

En multipliant les découvertes de caches de fers, les restes de fers de houe des sites archéologiques (en dépit de leur peu d'abondance, moins à cause de

leur corrosion que de leur récupération antérieure), on entrevoit la possibilité d'en faire les marqueurs des strates de peuplement.

Les mises à jour fortuites de « pelles », comme celle mentionnée par J. Mouchet (1938), révèlent souvent des fers importants servant sans doute des outils plus volumineux. Près de Muda (sud de Maroua) fut mis à jour en 1985, un fer de houe en forme de cœur, le fer étant sensiblement échancré au niveau d'une soie à section quadrangulaire. La lame est légèrement renforcée à sa jonction avec la soie. Les dimensions sont de 17 cm pour la largeur, et sans doute, de 23 cm pour la longueur (en l'état : 18 cm).

Les fers de sacrifice des Mambay (villages de Katiaw et de Kaguna), les *zigi tin ma* (houe devant le grenier) sont également en forme de pelle (22 cm de longueur sur 15 à 20 cm de largeur). Ils disposent d'une douille de 12,5 cm de longueur. Entre douille et lame s'insinue une pièce de fer ovale, aplatie et décorée d'où part une amorce de nervure sur la lame elle-même. Le montage sur un manche coudé est rendu incertain par la présence de cette partie métallique¹⁶. La lame, légèrement pliée au tiers de sa longueur, devait être soutenue par-dessous par les pointes latérales d'un trident, dont la pointe centrale s'adaptait à la douille. C'est donc vraisemblablement à un emmanchement voisin de celui du *tong fan* duru qu'il faudrait se référer. Le manche droit pouvait également être celui de *tong fan* ou celui de la « houe droite » des Gidar voisins. Un plus grand échantillonnage de ces anciens fers permettrait sans doute d'affiner nos connaissances des outils passés, en dépit des interrogations suscitées par leur emmanchement¹⁷.

Les *zigi tin ma* apportent un argument supplémentaire à l'origine orientale d'une partie du peuplement et à l'antériorité, dans la zone du moyen Logone et du mayo Kebbi d'instruments aratoires dérivés des ilers sur ceux apparentés aux *daba*.

Les traditions orales, excepté en de rares endroits, ont oublié l'existence de cet ancien outillage. Des lignages muzuk de la région de Burkumandji, venus

16. Hormis si l'on imagine une forme d'emmanchement comme la houe à billonnage, *gla*, des Sarwa du Chari, ou l'ancienne houe à billonnage des N'Dam (Tchad). Elles illustrent toutefois une forme hybride entre deux aires instrumentales (Seignobos, 1985 : 551).

17. Nous signalerons le fer de houe ancien relevé en pays muktele par B. Juillerat (1981 : 206) : « Une houe de forme différente et de dimensions supérieures par rapport aux houes muktele actuelles : "feuille" triangulaire pratiquement plate, de 22 cm de longueur – sans l'emmanchement et de 19 cm de largeur ; l'emmanchement, plat, qui devait être certainement du type lié (à un bois coudé) diffère également de l'emmanchement, à douille, utilisé actuellement... ».

Il aurait été intéressant d'avoir une description et un croquis plus précis de l'outil car si ce n'est pas un fer de houe à douille aplatie pour mieux servir les transactions en facilitant l'empilement d'un lot de fers, l'argument en faveur d'un emmanchement de type « lié » est recevable. Cela ouvre d'autres interrogations, en particulier le rapport avec les houes à surliure actuellement cantonnées sur le revers méridional de l'Adamawa.

du pays medogo (nord du Bagirmi) mentionnent dans leurs traditions leur abandon sur les rives du Logone de l'iler et de la houe droite.

O. Langlois (1995) a exhumé à Mundur (20 kilomètres au nord de Maroua) deux fers d'iler : un hors stratigraphie et l'autre « soutenant » le squelette (sous l'omoplate) d'un homme. Ce dernier fer, en forme de croissant, mesure 20 cm avec la douille, la lame faisant 11 cm et 17 cm entre les deux extrémités du croissant.

Au sud de l'Adamawa

Le passage des plateaux de l'Adamawa vers le sud et les zones de forêt dense s'opère par une longue série d'imbrications de maillages forestiers et de savanes, tandis qu'au sud-ouest, on atteint des hautes terres très anthropisées. En dépit de la multiplicité des civilisations agraires passées, une seule famille d'outils aratoires, celle des houes à surliure, semble avoir dominé ces différentes régions (fig. 6).

Le contact avec les autres familles de houes s'opère par quelques cercles instrumentaux assez composites. Avant la conquête peule des plateaux de l'Adamawa, au début du XIX^e siècle, la région était dominée par des principautés mbum issues d'anciens royaumes théocratiques pluri-ethniques. Les forgerons y étaient déjà cosmopolites et dispersés dans les différentes ethnies, comme aujourd'hui encore les Duru. Ils véhiculèrent les petites ratissoires. Avec les Peuls, ils se mirent à forger des *daba*, puis des *magirma*...

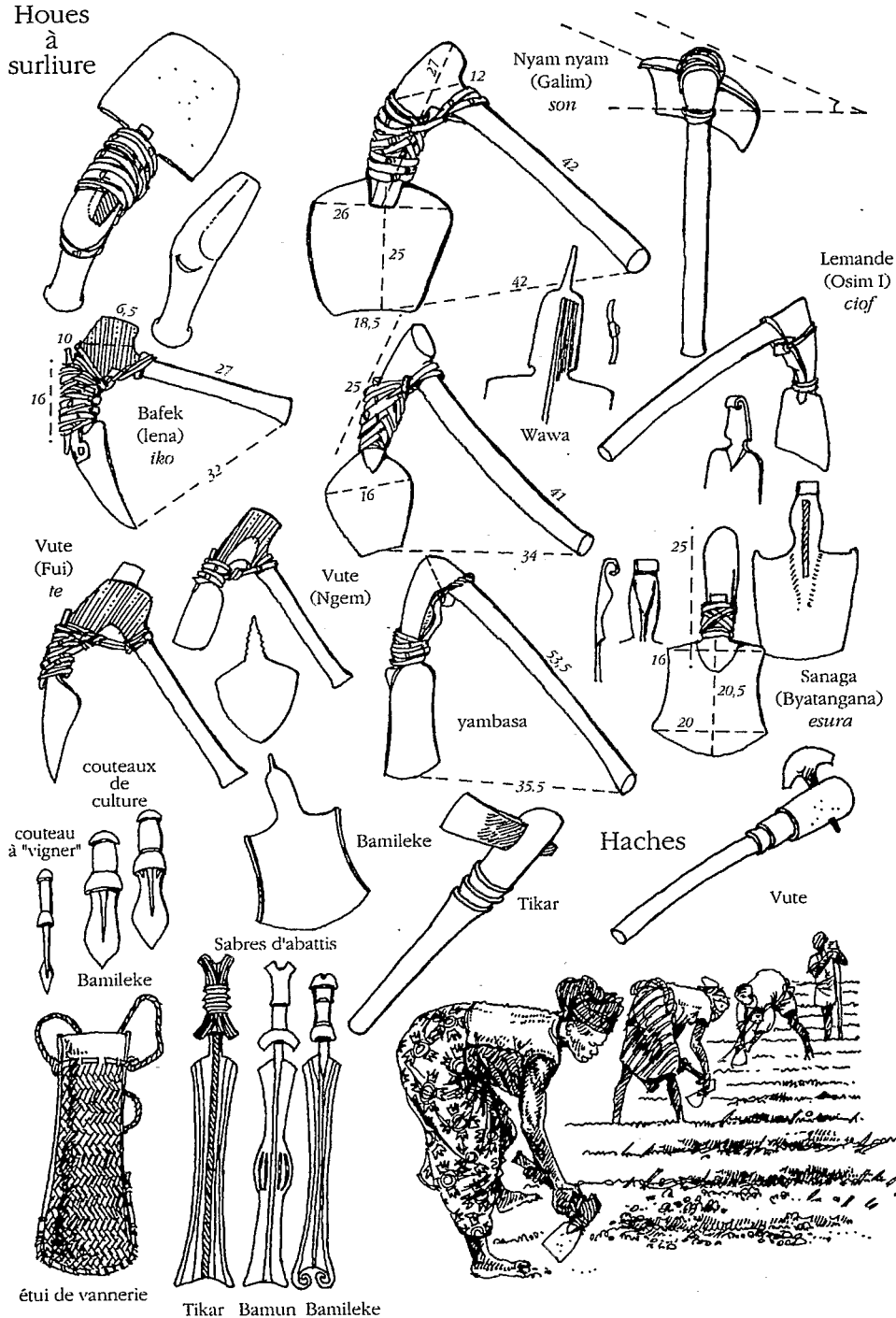
La *daba* des Fulbe de l'Adamawa, des Mbum et des Duru, appelée parfois *turturnde* (fufulde) pour exprimer la façon de travailler en position courbée, présente un trait particulier : la longueur (15 à 20 cm) de la partie du manche qui porte le fer. Elle confère à cette *daba* une allure de très grosse herminette. Cette dernière faisait partie de l'outillage duru qui auparavant ne comprenait pas de *daba*. Héritière d'un outillage de taille réduite, la houe est ici très légère. Elle doit aussi libérer l'autre main pour arracher et ramasser les herbes, un peu comme avec la sarcleuse courte qui l'a précédée. Ce caractère d'outil minimum, on le retrouve chez les Laka et les Mbum de Baybokum au Tchad et dans le reste de l'Adamawa où les sarcleuses courtes sont parmi les plus réduites.

Pour A.M. Podlewski (1978) : « Les vieux Mboum disent que la houe *mboum* était différente de la houe *dourou* utilisée actuellement et qu'elle était beaucoup plus petite. »

Cet outillage ultra léger semble avoir été de règle chez d'autres groupes périphériques à l'Adamawa : Pere et Gbaya. Aurait-il remplacé des familles

Figure 6 : Houes à surliure et haches

Houes
à
surliure



de houes à surliure que l'on retrouve plus au sud, chez les peuples vute et tika, dont plusieurs fractions sont originaires de l'Adamawa ? Une substitution de peuplement et d'agrosystème pourrait être à l'origine de ces mutations d'instruments.

Les Pere, céréaliculteurs de la plaine Koutine, possédaient un instrument archaïque, *tong bangle*, tout en fer que l'on peut rattacher à la famille des petites ratissoires. Il s'agissait d'un fer en forme de petite pelle. Le manche muni d'une crosse, toujours en métal, de section circulaire ou carrée, le plus souvent décoré, était entouré au niveau de la crosse de lanières de cuir pour améliorer la préhension. Cette tige de fer mesurait de 23 à 32 cm crosse non comprise, sur les exemplaires observés à Sarki Ay et sur la route de Diyodewo. La jonction avec le fer proprement dit montre qu'il a été plusieurs fois ressoudé sur une lame. La taille réduite de ce paléo-outil, qui autorisait de nombreuses combinaisons gestuelles, renvoie aux « couteaux de culture » de la zone forestière.

Les *tong bangle* forgés par les *lee* (forgerons pere) étaient utilisés encore au début du siècle par les femmes, les hommes possédant les petites sarcleuses duru. Les fers, généralement très usés, ont aujourd'hui un rôle limité à la pharmacopée. On soigne entre autres, les maux de tête en l'accrochant au cou, en même temps qu'on consomme une médication.

Actuellement les Pere ont adopté une houe fulbe légère et une plus lourde des Camba voisins. Les Pere conservent encore un manche droit armé d'un fer pour extraire les ignames. Des copies artisanales du fer de houe Tropic commencent à apparaître sur les marchés.

De l'autre côté de l'Adamawa, à l'est, les Gbaya n'ont pas de tradition de cultivateurs et leur outillage aussi peu performant que composite le reflète. L'éthique des groupes gbaya du Cameroun, qui continue à perdurer, est basée sur la chasse et la cueillette. Ils se souviennent de l'époque, où les lopins de culture étaient si peu importants que l'on pratiquait un simple arrachage des herbes à la main sur les sols sablonneux des vallées. Ils adoptèrent les houes de leurs voisins quand l'administration coloniale leur fit intégrer des villages de bord de piste sur les lignes de crêtes, comme à Johong.

On peut également voir en fonction *wara goma*, une *daba* fulbe à douille ; *gombe*, une grande houe emmanchée différemment et une sarcleuse duru, appelée *panzal*. Les Gbaya conservent leur instrument premier, *mbasina*, sorte de bâton à fouillir armé, à manche épais, pour déterrer le manioc et les ignames sauvages. Vers Tibati, les Gbaya ont adopté une houe à surliure légère, toujours appelée *wara* ou *gon fan*. Le manche mesure 41 cm, et le fer de 16-16,5 cm pour un exemplaire relevé au village de Bitom Kasa. A Tibati et dans sa région, les houes à surliure sont encore commercialisées sur les marchés, en dépit de la présence des houes manufacturées Tropic.

Les derniers sanctuaires des houes à surliure

En 1987-1988, il n'y a plus guère que deux zones où elles sont encore bien représentées, constituant même l'exclusive : chez les Vute et chez les Nyam Nyam de la région de Galim.

En pays vute, depuis Ngila jusqu'au nord de Yoko, c'est encore l'aire de la houe à surliure. Elle se prolonge plus à l'ouest vers les Tikar et aussi à l'est vers les Gbaya. La houe vute (*t'u* au sud de Yoko, *ngir* au nord et à l'est de Yoko), par son manche à tête à la fois développée et aplatie (7/7 cm ou 10/10 cm) se différencie des autres. Sur les échantillons collectés dans les villages de Fui et de Nyem¹⁸, le fer de la languette est triangulaire. Ses bords sont dentelés pour une meilleure accroche des liens. Cette languette est posée sur la partie travaillante du manche, à l'extérieur. Cette portion du bois a été au préalable aplanie pour la supporter.

Les liens sont des nervures de palme de rotin (*ndii*, rotin à épine et *kebi*, utilisé pour la vannerie). Une cale de bois est toujours placée entre fer et surliure pour aider au maintien et empêcher déformations et usure. La surliure est tressée sur toute la partie travaillante du manche. Elle s'attache à l'autre partie du manche en croisant les brins sous le coude. Le lien est réalisé sous le décrochement de la tête du manche.

Durant la saison de culture, la surliure doit généralement être changée une parfois deux fois, mais une ligature bien faite peut aller jusqu'à la fin du calendrier agricole. Avant le travail la houe est plongée dans l'eau pour faire se resserrer le rotin ; parfois la rosée du matin y suffit.

La houe vute est un instrument léger (850 à 900 gr.) le manche *jere* est court (35 cm) et le fer *t'u*, de forme grossièrement trapézoïdale, est réduit. Elle doit être suffisamment maniable pour être utilisée d'une seule main, l'autre retirant l'herbe, mais aussi prendre assez de terre pour effectuer des buttages voire des billons.

Le reste de l'outillage vute est constitué de haches, dont une à soie, au fer très évasé enfoncé dans un manche à l'extrémité distale développée et travaillée qui en fait un instrument autrement plus efficace que les haches du Nord. Il n'y a pas eu, semble-t-il, de hache à surliure de type pygmée et la question a chaque fois amusé les informateurs vute, tikar, lemande... il existe une herminette, *jaudi*, également à soie. La douille était également connue dans l'armement (lances, sagaies et même pointes de flèches).

Nous avons recensé une tarière à igname, en bois, à l'extrémité spatulée, qui sert également à creuser les tombes, ainsi qu'une tarière à igname montée

18. Une houe vute du village de Ngila existe dans les réserves du Musée de l'Homme sous la cote 34-171-916.

avec un fer appelée *jaka* (village de Mbam). Signalons aussi l'apparition récente chez les Vute d'une houe à douille, *t'u fo*.

Un fer à surliure, monté sur un long manche droit et appelé *ngim kone* est utilisé pour remuer le maïs germé mis à griller. Certains informateurs disent qu'il sert également de semoir. Cet instrument a pu être observé ailleurs, chez les Tikar, où il s'appelle *kwo* et est toujours lié au brassage de la bière de maïs. Chez les Bavek, le fer est enfoncé dans un manche droit, plus large et renforcé par une surliure, l'instrument, appelé *jara*, sert de tarière à igname. Fait-il référence à un instrument aratoire plus ancien, monté sur un manche droit ?

On peut s'interroger sur le maintien de cette forme d'attache du fer, très archaïque. Il va de pair, sans doute, avec celui de l'art de la sparterie resté très vivant chez les Vute, avec les paniers, les hottes diverses, les fourreaux de machettes, différents vans... jusqu'aux longues vanneries-séchoirs pour les cossettes de manioc.

Les Kepere disposaient de la même houe que les Vute. Ils possédaient (village d'Aman) récemment encore trois houes : *kpa kolo*, à surliure, *kpa ta*, à soie et *kpa daba*¹⁹, houe « Tropic » artisanale. Ils disposaient aussi d'une tarière à fer à douille, *jaa*, pour les ignames.

Les Bavek, au village de Lena à une trentaine de kilomètres de Doume avaient une houe à surliure très proche, appelée *iko*. Les échantillons observés révèlent que le fer de la spatule est rivé sur celui de la lame.

Les Tikar se servaient également d'une houe à surliure proche de celle des Vute. La tête, toutefois, n'était pas aplatie. Nous avons pu en observer quelques exemplaires à Ngambe Tikar, Kong et aussi chez les Pygmées Tikar au village de Maso. Néanmoins, le fer avec sa languette triangulaire est le même que celui existant chez les Vute. Cette houe tikar a déjà été signalée par Von Fr. Thorbecke 1919 : 46 :

« La houe des champs (*akung*) a un tranchant large et triangulaire dont le bord inférieur est aiguisé et légèrement arrondi. A l'extrémité opposée suit une langue sur laquelle on place le manche coudé. En y enfonçant la pointe en fer et en l'enveloppant à plusieurs reprises de liens de raphia, on arrive à attacher le bec au manche ; un nouement en croix vers l'autre bras du manche coudé évite que les deux bras ne se brisent. »

Cette houe a été marginalisée ces dernières années par les outils Tropic copiés par les forgerons.

19. Dans le sud du Cameroun, « *daba* » prend le sens de houe légère, y compris celle vendue dans le commerce.

Dans la région de Galim, chez les Nyam Nyam, la houe à surliure, *song*, atteint là sa perfection et produit ses plus gros modèles. Les fers des houes collectées mesurent de 16 cm à 20 cm à 18 cm à 21 cm atteignant des unités « géantes » 30 cm à 36 cm. Il s'agit toujours d'un fer très bombé. Le manche est relativement court, 40 cm et la distance de l'extrémité manche-lame va de 40 à 43 cm pour les pièces neuves.

Une surliure entoure un fer placé à l'extérieur, il s'attache toujours à la partie proximale, en se croisant sous le coude du manche. Les liens ne sont pas tressés, mais enroulés sur une grande épaisseur. Le lien le plus prisé est *jew*, nervure d'un palmier rotin que l'on va chercher au sud de Banyo.

La particularité de la houe nyam nyam, outre ses proportions, tient dans le positionnement du fer. Il n'est pas perpendiculaire au manche, mais en biais, selon un angle de 50 à 55° par rapport à la perpendiculaire. La partie travaillante du manche sur laquelle va s'appuyer le fer a été préalablement aménagée sur le côté droit. Cela confère à cette houe une allure singulière. Ces houes dissymétriques servent à montrer très rapidement des billons de taille réduite sur les pentes des collines, épousant des courbes de niveau. Cette disposition permettrait au cultivateur de mieux surveiller son action assurant une plus grande rapidité du billonnage. Les cultivateurs ont l'habitude de ces houes lourdes et, en dépit de leur prix, 4 000 F CFA pour les plus grosses (contre 1 000 F le fer Tropic) en 1989, elles se maintiennent. Une houe à douille, naturellement plus légère et réservée au sarclage, est associée actuellement à cet outillage. La partie distale du manche est, comme chez les Mbum, développée et la découpe de la tête bien marquée.

Au village de Taguri, non loin de Galim, nous avons observé quelques outils importés du Nigeria, dits « houes hausa ». Il s'agit d'une houe à soie, au manche à l'extrémité distale dilatée en patin. Le tenon du large fer est enfoncé à chaud. Un ergot de fer est placé sur la tête, il aide à maintenir la houe de l'autre main lorsqu'on rabat la terre. C'est donc une billonneuse. Toutefois, le manche droit, assez long, 70 cm en fait aussi, l'ergot enlevé, une pioche.

Les zones d'ancienne occupation de la houe à surliure

On remarque auprès des derniers témoins de ces instruments des sous-aires, selon le type de fer, la découpe, la concavité plus ou moins accentuée, nervurée ou non, les dimensions et surtout la façon dont ils sont attachés au manche.

Les Wawa peuvent encore présenter quelques fers de houe à surliure, comme au village d'Umiyare. Leur houe, *shir*, aurait été la même que celle des Mambila voisins, la lame perpendiculaire à l'axe du manche. L'originalité tient à ce que la languette de métal, très large, pouvant faire de 20 à 24 % de

la lame, est marquée d'une nervure en relief. La nervure délimite une partie en creux et l'autre en relief. La partie en creux reçoit la cale de bois propre à toutes les surliures à fer à spatule placée à l'extérieur. Le problème majeur des houes ligaturées est de fixer fermement le fer au manche, ce qui explique les découpes de côté, les nervures, les stries et aussi la pointe qui prolonge la languette et que l'on peut rabattre sur le coude du manche.

Chez les Wawa, cette pointe dépasse donc la surliure pour épouser la tête du manche renforçant la stabilité du fer. Les forgerons wawa expliquent que l'intérêt de cette pointe apparaissait aussi lors de la fabrication du fer, afin de le maintenir sur l'enclume. Les pinces n'étant pas connues, la pointe était enfoncée dans la section d'une tige de bois, et l'aide forgeron maintenait ainsi le fer lors du martelage.

C.K. Meek (1931, vol. 1) décrit ainsi une houe mambila :

« They (les Mambila) had no hoes and carried out their agricultural operations by means of digging-sticks. When they first obtained the iron hoe head they used it without affixing a handle. At the present time the hoe head is fixed to the iron handle by the primitive method of binding with palm-fibre. »

Sur le croquis joint, l'attache se fait de part et d'autre du coude, puisque la partie travaillante du manche, sur laquelle repose la spatule de la lame, se prolonge au-delà du coude du manche. Un autre système, plus complexe, en pays mambila, est signalé par J. Hurault (1984).

Chez les Bafia, la houe *fe kon*, de même que chez les Yambasa²⁰ et les Sanaga²¹, était monté sur la partie interne du manche, la languette de fer faisant butée dans l'angle intérieur du manche. Ce type de montage permettait l'économie d'une ligature couvrant toute la partie travaillante du manche. Elle prenait, d'une part, le crochet fourni par l'extrémité retournée de la languette, et liait la partie du manche à la base du coude, et, d'autre part, un collier de fibres enserrant la base de la languette à la limite de la lame. La languette marque un étranglement pour empêcher le collier de glisser.

Chez les Yambasa, au village d'Essola (sud de Bafia), où la houe à surliure disparut dans les années 50, on retrouve le même fer que chez les Bafia. Au village de Byatangana (Sanaga), la spatule à nervure et à stries de

20. Une houe « Yambassa, Bafia (1934) » sous la cote 34-171-685 est présente dans la réserve du Musée de l'Homme. Le manche fait 47,5 cm. et, dans la partie travaillante 23 cm. Le fer est réduit. Le renforcement du lien qui maintient la languette sous le coude retient l'attention.

21. Un fer non emmanché, indiqué comme bamiléké, de la mission H. Labouret (1934) à la cote 34-171-1154 dans la réserve du Musée de l'Homme, paraît être un fer sanaga du plus pur style. La longueur de la lame est de 21 cm sur 19,5 cm de largeur. Le fer remonte aux deux angles supérieurs. Le pédoncule de 10,5 cm sur 5 cm dans sa partie dilatée est nervurée en son milieu. Un renforcement central de la lame prolonge le pédoncule.

8,5 cm sur 4 cm de largeur, pour une lame de 17 à 18 cm qui remonte aux angles de l'extrémité supérieur; était montée de la même façon. Les Lemande avaient également opté pour ce type d'assujettissement pour leur houe à surliure, *ciof*, abandonnée en 1960, de même que chez les Janti.

La technique consistant à placer à l'extérieur la spatule semble avoir été la plus répandue. C'était le cas pour les Balom, proches des Bafia, des Ngoro, des Bobilis, des Pol... Chez les Bamun qui, comme les Bamiléké sont intégralement passés dans l'aire des houes Tropic, les houes à surliure, *sot*, ont disparu²². D'anciens forgerons possèdent encore quelques fers dont la languette s'appliquait sur l'extrémité distale à l'extérieur. Ce mode d'attache devait être de règle dans l'ouest. C'est du moins ce que révèlent les informateurs bamiléké, qui exhibent les fers des « trésors » des chefferies ou ceux trouvés fortuitement dans la terre.

A Balum, le chef nous a remis un fer retiré de la tombe d'une épouse de chef, datant du milieu du siècle dernier. La languette prolongée d'une pointe mesure 14 cm à 17 cm et la lame, qui est légèrement pincée, 22,5 cm et 21,5 cm. Ce fer très plat se distingue par des bords relevés à la verticale de près d'un demi centimètre, comme pour supporter l'empilement d'autres fers. Le but de capitalisation demeure l'hypothèse retenue par les intéressés eux-mêmes.

A Fonjomekwet, près de Banja, à côté de la houe à surliure, *so veng*, qui a disparu, et d'une petite houe à soie, *so sa*, qui n'est qu'une survivance, il y a les *so fiye*. Elles sont gardées dans la salle des crânes des chefferies, mais on les déposait jadis sur le mort s'il y avait une dette, par exemple dans le cas d'une dot non payée dans sa totalité. Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une houe de facture ancienne, montée avec surliure.

Le plantoir, *kon*, est encore fabriqué par les forgerons, de même que les « couteaux de culture », *nireng*, que l'on peut voir avec des variantes aujourd'hui limitées, mais qui sont présents sur les marchés du pays bamiléké. Le manche est épais et la lame, large de 7 cm, est renforcée par une nervure centrale. Le même type est attesté à Bafoussam, Bafut et Dschang. A côté des « couteaux de culture », on rencontre de lourds fers de tarières à ignames et aussi des « couteaux à vigner », faits d'une lame en pointe de taille réduite, montée sur une tige emmanchée. Ils servent à saigner les palmiers des

22. Au Musée de l'Homme, une « houe bamun » (1934) à la cote 34-171-1191, pose problème. Est-elle bamun ? Le fer est placé à l'intérieur du coude du manche. La partie distale du manche est dilatée à son extrémité et sert de butée sur le bas du collier de liens (6 cm de largeur). Un renforcement de la languette vers le crochet de la butée contribue à maintenir le collier sur le haut. La lame est légèrement trapézoïdale, 17,5 cm pour 20,5 cm sur la partie travaillante convexe. Le manche a 54 cm pour sa partie proximale et 27,5 cm dans sa partie distale, avec 5 cm de section. Pour le coude, 8,5 cm est une épaisseur à peu près constante pour ce type de houe. La distance extrémité lame / extrémité manche est de 37 cm.

raphiales des bas-fonds. On retrouve aussi des fers, imitations des ébranchoirs utilisés dans la zone cacaoyère pour détacher les cabosses ; ils sont ici reconvertis pour le nettoyage des bananiers.

A côté des quelques sabres d'abattis des pays tikar, bamun et bamiléké, figure la machette manufacturée, importée ou fabriquée à Douala. Elle est de tous les outillages depuis les Gbaya au nord jusqu'à la côte. Seuls changent les fourreaux, d'abord en cuir ouvragé dans l'Adamawa, jusqu'au simple cadre suspendu à l'épaule, en passant par une gamme de fourreaux de sparterie. Ceux-ci conservent encore une grande variété de motifs de tressage, principalement chez les Vute et les Tikar.

Les causes du recul et de la disparition des houes à surliure

L'outillage des régions côtières est entièrement manufacturé et ce depuis longtemps. Sa diffusion a vraisemblablement commencé avant l'époque coloniale. Les instruments anciens, autochtones, ont été souvent oubliés au point de ne plus pouvoir être évoqués.

On postule toutefois, sous couvert de trouvailles archéologiques ultérieures, l'existence des houes à surliure jusque sur la côte. La limite au sud-est reste à définir.

C'est la diffusion d'outils manufacturés, principalement à partir de l'embouchure du Wuri, qui fera abandonner progressivement les productions artisanales. Il y eut toutefois une accélération du processus au moment de l'indépendance du pays, du fait des troubles (1957-1960). Les maquis répandus dans une zone allant de Douala à Bafia jusqu'à la frontière du Cameroun britannique agitérent les pays basa, yabasi, banen et bamiléké. Ils étaient armés de fusils de traite fabriqués par les forgerons, qui furent alors l'objet de surveillance, de tracasseries, voire de persécutions tant de la part des gouvernementaux que des rebelles. Les ateliers de forge devaient disparaître de régions entières, sans se reconstituer. Il s'en suivit une répercussion immédiate sur la fabrication de l'outillage.

Ce furent ensuite les grandes entreprises para-étatiques, comme la SODECAO, la SOSUCAM ou comme la SEITA... qui firent, auprès de leurs « planteurs », la promotion de matériels manufacturés, en particulier la marque Tropic, désormais fabriquée à Douala. Il s'agit de fers en forme de pelles, essentiellement de deux formats, mais adaptables à un manche coudé identique à celui des houes traditionnelles. C'est précisément cet instrument qui remplacera la houe à billonnage à surliure, mais il fait partie d'un ensemble d'outils manufacturés : machettes, fers de hache, ébranchoirs pour les cacaoyers... Vers Bertoua et même Meiganga, une houe manufacturée

appelée *daba*, fer de pioche à œilleton, monté sur manche droit, prend le pas sur la billonneuse Tropic.

Au nord de la Sanaga, partout où les ateliers de forgerons sont restés actifs avec parfois l'adoption de l'outillage de forge d'importation (enclumes, pinces, marteaux...) les houes à surliure reculent devant des productions locales qui copient les instruments Tropic, anticipant ainsi leur arrivée.

Les fers sont plus réduits, mais c'est le même type d'attache rivetée. Ils refont aussi les « flèches » (ébranchoirs) et des fers de plantoir offrant la même découpe que ceux manufacturés. La connotation de progrès d'outils des cultivateurs « avertis », encadrés que sont les planteurs de cacao et de café est telle qu'elle influence plus au nord les forgerons jusqu'à sortir de l'aire cacaoyère et caféière. En copiant ces outils, les forgerons répondent, voire devancent, une demande.

Les houes Tropic avaient en 1989 atteint Bertoua à l'est, Ngila et Ngambe Tikar au centre et le nord de Bankim à l'ouest. Les points de vente les plus septentrionaux se situaient à Galim, Kontcha et Tibati.

Conclusion

Les catégories abstraites de types de percussion, si elles sont commodées pour l'approche d'un outil et indispensables à la compréhension de gestes agronomiques, en masquent parfois la complexité. Parmi les outils de cette nomenclature, on note rarement des bêches, des pelles, des pioches ou des ratissoires, mais des bêches-pelles, des houes-pioches, des ratissoires-bêches...

Isoler un mode d'action singulier est toujours artificiel, car le réseau opératoire est rarement homogène et abouti, il reste constamment en situation d'hybridation. Cette fonction, jamais tranchée, des instruments aratoires, qui fait leur originalité, leur confère parfois une relative efficacité.

Si les outils en service posent des problèmes d'identification, il est facile d'imaginer les difficultés rencontrées lors de reconstitution d'outillage à partir d'instruments abandonnés, des fers de houes des gisements archéologiques... Il est pourtant possible d'établir localement une séquence chronologique instrumentale sur deux siècles ou plus. Ces séquences seront toutefois incomplètes et il ne peut s'agir de reconstituer la gamme instrumentale de chaque niveau, ni d'en estimer les chevauchements.

Les stocks d'outils aratoires pouvaient être morphologiquement homogènes, les différences portant sur la taille, une grosse houe pour les billons, une autre, réduite, pour les sarclages. Mais, dans la réalité, le potentiel d'ins-

truments aratoires d'un groupe est composite comme l'est du reste l'ensemble de l'outillage. Chaque objet possède sa propre filiation indépendamment de l'ensemble d'outils utilisés par le même groupe ethnique.

Les aires instrumentales peuvent s'uniformiser autour du même outil ou, au contraire, se diversifier et se morceler avant de se réunifier à nouveau... Tout dépendra d'un faisceau de facteurs allant des fluctuations de peuplement à la diffusion de certaines productions ou de certaines techniques culturelles.

Les populations en mouvement, confrontées à de nouveaux milieux, doivent adapter leur outillage et leur mode de culture. Quant aux groupes en place, ils connaissent des changements d'assiette de leur terroir, qui suivent les infléchissements de l'éventail des cultures. Les instruments aratoires ne peuvent pas toujours suivre, en dépit de leur plasticité ; aussi subissent-ils des retards dans leur adaptation.

Pris entre des contraintes parfois contradictoires, les outils illustrent alors une situation bloquée. Néanmoins, les sociétés villageoises s'accommoderont de cette inadéquation, dans la mesure où les outils assureront un service minimum. L'innovation peut à ce moment-là, se déplacer de l'instrument aux façons culturelles, à l'enrichissement de la gamme des sorghos ou des tubercules, à l'élaboration de certains parcs arborés, à l'association avec le bétail, aux techniques de restitution...

L'estimation de l'efficacité technique est doublement subjective. Le point de vue de l'utilisateur et celui de l'observateur ne sont pas forcément convergents. Tout ne se passe pas au seul niveau de l'angle d'attaque de l'outil, de son degré de pénétration dans le sol, de sa capacité à retourner la terre et à extirper les adventices... L'outil intègre une série d'opérations, à travers des itinéraires techniques où il n'est pas seul en cause. Il est lié aussi aux techniques du corps, qui peuvent changer d'un groupe à l'autre. Les attitudes qui accompagnent un instrument sont préparées de longue date par de précédentes habitudes gestuelles et servis par une musculation sélective. On conçoit la difficulté de juger de la pénibilité comparée des instruments aratoires.

Concernant les houes, bêches et ratissoires, les deux arguments avancés sont leur rapidité et leur pénibilité. Un sentiment très socialisé – car partagé par l'ensemble de ses utilisateurs – prévaut, qui prête des qualités à tel outil et les refuse à tel autre. Des habitudes ergonomiques peuvent favoriser l'emprunt d'un outil, pousser à sa réinterprétation ou, à l'opposé, assurer le maintien d'un autre à contre-courant de l'évolution instrumentale d'une région.

S'il nous semble donc possible d'enregistrer des successions d'instruments, nous ne sommes pas pour autant capables d'en exposer toutes les motivations. Nous nous contenterons d'en donner deux exemples.

Dans la vallée du mayo Kebbi, la « houe droite » à billonnage à large lame peut faire figure – dans l'état de nos connaissances – d'outil le plus ancien. Elle serait à rattacher à des courants de peuplements venus de l'est et porteurs d'instruments de type propulsé. Le *zigin* des Gidar voisins en serait également redevable. Bien que la relation culture-outils ne soit jamais totalement probante, la parenté des agrosystèmes passés entre plaine du moyen Logone et vallée du mayo Kebbi pourrait aussi militer dans ce sens. Elle aurait été ensuite suivie d'une houe à billonnage, armée d'un fer à soie, qui a pu prendre plusieurs formes, dont celle, en écu, qui connut la plus grande diffusion. La remontée du sud de populations locutrices de langues « adamawa » (mundang, tupuri) semble avoir scindé cette aire de billonneuses entre Logone et monts Mandara. Ce furent ensuite les *daba* à douille qui se sont diffusées à partir du Bornu, par le Wandala, les pays zumaya, puis mundang, un peu avant la conquête peule ou à son début (XIX^e siècle).

Quant à une reconstitution d'ensemble qui intéresserait le Nord-Cameroun jusqu'à la zone forestière, elle est difficile à formuler. Elle semble redevable d'un mouvement croisé. Les houes à surliure pourraient être les instruments (les plus anciennement connus) de l'Adamawa et de la haute Bénoué. Rejetés au sud de l'Adamawa, les houes nyam nyam et vute actuelles présenteraient le plus fort degré d'archaïsme. On peut suggérer une hypothèse qui ferait de la houe à surliure un proto-instrument. La large langue de fer qui prolonge la lame, fixée par différents types de surliures à un manche coudé, pouvait évoluer dans deux directions. La languette s'élargit et épouse presque totalement le bois du manche : c'est la douille. A l'opposé, la languette se rétrécit, devient soie et pénètre dans le manche.

Ce processus parfaitement spéculatif ne s'est vraisemblablement pas déroulé ainsi dans le Nord-Cameroun et l'apparition des outils à douille ou à soie serait redevable à des phénomènes de diffusion²³.

Toutefois, dans ce schéma théorique, la houe laminaire pédonculée décrite par J.-G. Gauthier pourrait présenter une forme intermédiaire. La languette de la lame s'est réduite sans toutefois aboutir à une soie. Elle est prise dans l'encoche du manche et seule une partie est réellement fichée dans le bois. Le manche continue à soutenir la lame sur ses deux faces jusqu'à sa section médiane.

Les houes à surliure furent refoulées vers le sud et supplantées par des dérivés de l'iler venus du nord-est. L'aire de ces houes droites dut jadis remonter plus en latitude, les Gidar illustrant un îlot relictuel.

23. Le type d'attache lié ne serait que subjectivement plus ancien que les autres. On peut ainsi imaginer un passage inverse, soie et douille se révélant moins performantes pour soutenir de larges fers sur un manche coudé auraient alors fait place à un système de ligature.

Les houes revinrent en force grignotant au nord l'aire des «houes droites». Les filiations sont malaisées à déceler dans la vaste famille des houes. Les houes à col et à griffe (Koma) font figure d'instruments les plus archaïques de la catégorie sans pour autant signer un palier de l'évolution.

Si l'iler peut apparaître comme un prototype, la *daba* ne saurait être *a priori* présentée comme tel, mais plutôt comme le dernier avatar des houes, une sorte de plus petit dénominateur commun. Après avoir été la houe des États musulmans du Nord-Cameroun, la *daba* devient maintenant l'instrument de plus en plus a-ethnique de l'agriculture extensive des plaines.

Les instruments aratoires plus spécialisés ont servi des techniques de production intensives qui étaient nées sous la contrainte des pressions démographiques. Toutefois, le moteur de l'intensification des techniques agricoles – et des outils afférents – n'a pas été de nature agronomique. Elles sont liées à la défaillance de l'encadrement politique. L'incapacité de gérer dans l'espace leur croissance démographique avait poussé ces sociétés à des agrosystèmes intensifs. Dans le cadre administratif actuel et sortis de leurs isolats, ces mêmes groupes pratiquent plutôt des agricultures extensives.

La mise en culture des plaines ouvertes a ainsi favorisé les outils «cosmopolites» adaptés aux opérations qui se succèdent dans un mode d'exploitation extensif. Seront-ils alors, dans une étape suivante, remplacés par des outils manufacturés? Ces outils accompagnent d'autres types d'agricultures, ceux de «planteurs» encadrés. Au sud de l'Adamawa, la mutation vers l'outil manufacturé est en voie d'achèvement, alors qu'elle n'est pas encore amorcée au nord. Là les sociétés para-étatiques et principalement la SODÉCOTON ont préféré passer directement à la culture attelée plutôt que de promouvoir des outils à bras manufacturés.

Bibliographie

- COLLARD C., 1977, *Organisation sociale des Guidar ou Baynawa (Cameroun Septentrional)*, Thèse de 3^e cycle, Paris X-Nanterre, 438 p.
- CONNAH G., 1985, *Agricultural intensification and sedentism in the Firki of N.E. Nigeria*, in *Prehistoric Intensive Agriculture in the Tropics*, ed. by I.S. Farrington, t. 2, BAR Series 232, pp. 765-785
- GAUTHIER J.-G., 1984, *Instruments aratoires anciens du pays fali (Nord-Cameroun)*, 14 p. dactyl.
- HALLAIRE A., 1971, *Hodogway, Cameroun-Nord, un village de montagne en bordure de plaine*, Paris, ORSTOM-Mouton, 84 p.

- HURAUULT J., 1984, « Anciens outils agricoles de l'Adamaoua occidental (Cameroun) », *Cahiers ORSTOM*, série Sciences humaines, vol. XX, n° 3-4, pp. 575-582.
- JACQUES FELIX H., 1940, « L'agriculture des Noirs au Cameroun. Enquêtes sur les plantes cultivées, sur les outils agricoles et sur les greniers », *Revue de botanique appliquée et d'agriculture tropicale*, Paris, n° 232, pp. 815-838.
- JUILLERAT B., 1981, « Éléments d'ethno-histoire des Muktele et du Mandara septentrional », *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des Civilisations du Cameroun*. Colloques internationaux du CNRS, vol. 1, pp. 205-508.
- LANGLOIS O., 1995, *Histoire du peuplement post-néolithique du Diamaré (Cameroun Sept)*, vol. I, II, III, IV, Thèse, Paris I, 566 p.
- MALZY P., 1956, « Les Fali du Tinguélin (Nord-Cameroun) », *Études camerounaises*, n° 51, mars 1956, pp. 3-41.
- MEEK C.K., 1931, *Tribal studies in Northern Nigeria*, Londres, t. 1 : 582 p., t. 2 : 633 p.
- MOUCHET J., 1938, *Rapport de tournée (effectuée par l'Adjoint principal des services civils Mouchet) dans le canton de Yagoua*, 16 p. dactyl.
- PODLEWSKI A.M., 1978, « Notes sur les objets sacrés traditionnels Mboum (Adamaoua, Cameroun) », *Journal des Africanistes*, pp. 102-120.
- PORTÈRES R., 1960, « La monnaie de fer dans l'Ouest-africain au XX^e siècle », *JATBA*, t. VII, n° 1-2-3, pp. 97-109.
- ROBERTSON I.G., 1987, *Hoes and metals templates in Northern Cameroun*, 20th annual meeting of the Canadian Archeological Association, Calgary, Canada, 8 p.
- SEIGNOBOS Ch., 1984 : « Instruments aratoires du Tchad méridional et du Nord-Cameroun », *Cahiers ORSTOM*, série Sciences humaines, vol. XX, n° 3-4, pp. 537-573.
- SIGAUT F., 1984 : « Essai d'identification des instruments à bras de travail au sol », *Cahiers ORSTOM*, série Sciences humaines, vol. XX, n° 3-4, pp. 359-374.
- THORBECKE Franz von, 1919, *Im Hochland von Mittel-Kamerun Abhandlungen des Hamburgischen Kolonialinstituts Band XXXXI*, Hamburg I. Friederichsen & Co, 177 p.
- WENTE-LUCAS R., 1977, *Die materielle Kultur der nicht-islamischen Ethnien von Nord Kamerun und Nordostnigeria*, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 313 p.